


Les Matineés Liégeoises Ou L'Art De Prendre Le Thé En S'Amusant

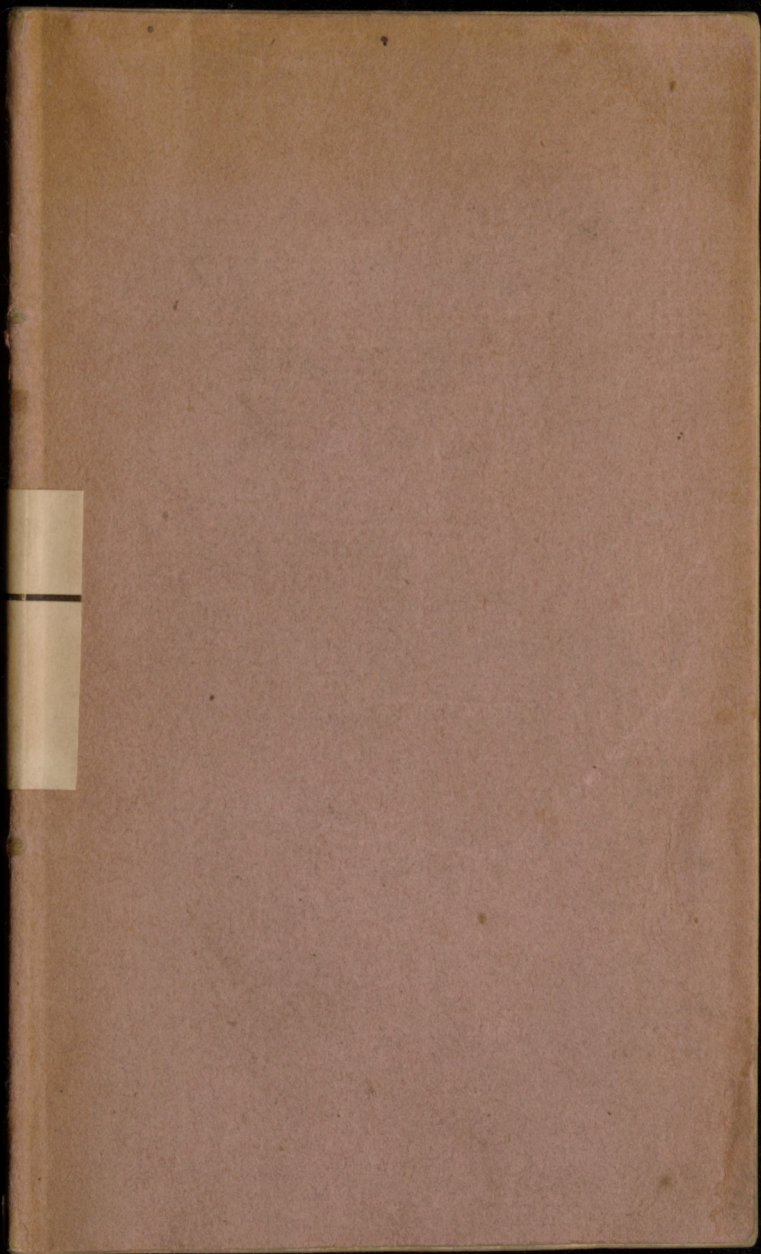
Premiere Partie

A Berlin: Aux dépens d'une Société, MDCCLXXIX.

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1682129071>

Band (Druck) Freier  Zugang





142,98

7h

LB N A143

LES
MATINÉES

L I É G E O I S E S

PREMIERE PARTIE.

LES
MATIÈRES
GÉOMÉTRIQUES
PREMIÈRE PARTIE

M

DE

LES
MATINEES
LIÉGEOISES

OU

L'ART
DE PRENDRE LE THÉ
EN S'AMUSANT

PREMIERE PARTIE.

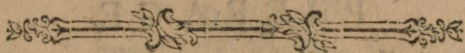


A BERLIN,
Aux dépens d'une Société.

M. DCC. LXXIX.



Universitäts-
Bibliothek
Rostock



P R É F A C E.

J'ÉTOIS l'été passé à la campagne avec une aimable société; tous réunis au matin pour prendre le thé selon l'usage, je proposai, pour dissiper l'espece d'assoupissement où l'on est quelquefois quand on se leve, & que nous ressentions alors, de faire la lecture d'un petit Livre nouveau qu'on venoit d'apporter. On agréa mon offre, & le cercle éprouva du plaisir à prêter son attention, qu'il suspendoit pour boire, lorsqu'il se présenteoit quelque digression.

La Brochure finie, on discourut encore une demi-heure, sur les personnages, l'intrigue & le style de l'Ouvrage. Je fis pour lors part du dessein que j'avois, de présenter un

P R E F A C E.

Recueil, sous le titre des Matinées Liégeoises, &c. disposé de manière, que la lecture de chaque Matinée n'exigea pas plus de temps qu'on n'en emploie communément à prendre le thé.

Tous jugerent mon projet agréable, d'après la sensation que venoit de faire la petite historiette qu'on avoit entendue, & les réflexions qu'elle avoit produites.

Encouragé par des personnes aussi sensées, dès mon retour à la Ville je m'occupai à rassembler tous les petits Romans qui composent ces deux volumes, dont j'ose attendre un accueil favorable, de la part de la nation pour laquelle je les mets spécialement au jour, puisque les François les ont déjà honorés de leur approbation.



LES
MATINÉES
LIÉGEOISES,
OU
L'ART DE PRENDRE LE THÉ
EN S'AMUSANT.

PREMIERE MATINÉE.

*Histoire de Mademoiselle de Cerni, ou
aimer sans avoir vu.*



Il y avoit peu d'années que la
Paix rendue à l'Europe par des
traités entre les plus grands
Princes, avoit déterminé le Comte de
Cerni à demander à l'Empereur la per-
mission de se retirer du service de sa

Majesté Impériale, pour retourner en Italie, où l'état des affaires de sa Maison exigeoit qu'il se rendit après une absence de plusieurs années.

Ce Monarque touché des raisons pressantes que le Comte de Cerni lui avoit alléguées pour obtenir cette grâce, ne la lui avoit accordée qu'à regret, & à condition que la Comtesse son épouse demeureroit toujours à la Cour de Vienne, pour y continuer ses fonctions de Dame du Palais de l'Impératrice. Les présens magnifiques & les honneurs que le Comte reçut alors des mains mêmes de leurs Majestés Imperiales, lui avoient paru un foible dédommagement du sacrifice que l'Empereur venoit d'exiger de lui, en le séparant pour un temps illimité d'une épouse qui lui étoit chere; mais le ressouvenir des graces que la Maison d'Autriche avoit répandues sur la sienne, ne lui ayant pas laissé la liberté du choix, il avoit été obligé de se retirer seul en Italie, & d'y attendre du temps & des circonstances les occasions

de se réunir à Madame la Comtesse de Cerni.

Son premier soin en arrivant dans sa patrie avoit été d'aller voir la Marquise de Ferrantino, mere de la Comtesse son épouse, & de la remercier de tous les soins que cette illustre & pieuse Dame avoit eu la bonté de prendre de l'enfance & de l'éducation de la jeune Comtesse de Cerni. Cette aimable enfant n'avoit pas encore neuf ans, quand la Marquise de Ferrantino la remit entre les mains du Comte, qui, dès ce moment s'étoit fait un plaisir de cultiver cette jeune plante & de la voir s'embellir de jour en jour, des graces du corps & de l'esprit. Il avoit chargé Béatrix, femme bien née & prudente, de veiller à la conduite de sa fille; de cultiver sa mémoire & de lui donner les premiers principes de Religion & de politesse. Mlle. de Cerni avoit aussi des Maîtres de danse & de musique; mais ce Pere tendre s'étoit réservé le soin de lui enseigner lui-même les sciences capables d'élever son esprit aux

idées sublimes & de former son cœur. Il ne l'instruisoit point par des leçons suivies & fatigantes; mais sous prétexte de promenades & de conversations agréables il lui racontoit souvent des traits de la fable & de l'histoire qu'il accompagnoit toujours de quelques remarques curieuses & intéressantes. Il lui présentoit peu de jours après les mêmes événemens sous un autre point de vue, par le récit ou par la lecture de quelque poëme épique ou dramatique tiré des mêmes sujets, dont il l'avoit entretenue quelques jours auparavant; souvent il lui faisoit réciter des vers & la faisoit chanter en compagnie pour lui donner de la hardiesse: comme elle avoit du goût & des graces, il lui témoignoit devant l'assemblée beaucoup de satisfaction, des louanges qu'elle s'attiroit & ne la reprenoit jamais qu'en particulier & avec toute la douceur possible.

Mademoiselle de Cerni de son côté s'efforçoit de se rendre digne des bontés de son pere. Enchanté du succès de

ses soins, il avoit gagné toute la confiance de sa fille; l'esprit & la beauté augmentoient à mesure qu'elle avançoit en âge: il lui demandoit quelque fois ce qui la touchoit le plus dans le monde: c'est, disoit-elle, mon cher pere, l'espérance de devenir assez parfaite pour mériter l'honneur d'être votre fille chérie, & de porter votre nom; mais, ajouta le Comte un jour qu'elle lui avoit paru un peu plus sérieuse que de coutume, si vous aviez un souhait à faire, dites-moi, ma chere fille, quel en seroit l'objet? Ah! mon cher pere, répondit-elle, pouvez-vous me le demander? Ai-je d'autres vœux à former que les vôtres! Et si vous étiez parfaitement content, me resteroit-il quelque chose à desirer? En disant ces derniers mots, Mademoiselle de Cerni poussa un soupir. Le Comte l'entendit & voulant connoître à fond le cœur de sa fille: je suis charmé, ajouta-t-il, de voir que ma satisfaction vous touche: mais achevez, répondez-moi naturellement: si vous n'aviez qu'à sou-

haïter pour être satisfaite, que desireriez-vous? Ce seroit, répliqua-t-elle, d'embrasser en ce moment celle que vous aimez si parfaitement & que je n'ai jamais eu le bonheur de voir. Ah! ma chere fille, s'écria le Comte, que vous me charmez par des sentimens si tendres & si satisfaisans pour ceux à qui vous devez le jour. Oui vous venez de vous montrer digne d'être ma fille chérie, & le souhait dont vous venez de me faire part, mérite bien la récompense que vous desirez; soyez certaine que vous verrez bientôt cette mere, dont les embrassemens vous seroient si doux, & dont la trop longue absence m'a déjà tant coûté.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que causa cette promesse à Mademoiselle de Cerni, qui en marqua sa reconnaissance au Comte, en termes si fous & si respectueux, qu'il en fut extrêmement touché. Il mit ordre, avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, à quelques affaires qui lui restoient encore à finir en Italie, & quinze jours

après il fut en état de retourner en Allemagne.

La surveille du jour pris pour le départ, Mademoiselle de Cerni s'entretenant avec Béatrix, lui avoit ouvert son cœur, sur le regret qu'elle avoit de quitter l'Italie, sans avoir pu se rendre auprès de la Marquise de Ferrantino, pour lui témoigner toute la sensibilité qu'elle conservoit des soins que cette Dame avoit bien voulu prendre d'elle; mais Béatrix qui entroit parfaitement dans les vues du Comte avoit fait semblant de ne point approuver, que la joie que Mademoiselle sa fille devoit avoir d'aller embrasser pour la première fois celle qui lui avoit donné la vie, fût mêlée d'aucune amertume. Mademoiselle de Cerni naturellement sensible, mais d'une humeur douce & complaisante, n'avoit osé contrarier les sentimens de Béatrix, & craignant d'ailleurs que la confiance de ce qui se passoit en elle, n'eût pu faire quelque peine à un pere qu'elle n'auroit pas voulu risquer d'affliger pour toutes

choses au monde, cette aimable fille avoit dévoré ses soupirs en secret & pris un soin extrême de cacher au Comte les combats que lui coûtait une discrétion dont elle n'étoit pas dans l'habitude de faire usage avec lui. Mais Béatrix qui n'avoit voulu qu'éprouver sa jeune maîtresse, en feignant de ne pas approuver ses empressements pour sa bienfaitrice, en avoit secrètement instruit le Comte, qui sans rien témoigner à sa fille, avoit donné ordre à ses gens de prendre d'abord au lieu du grand chemin d'Allemagne, celui du château de la Marquise.

Quelle fut la surprise de Mademoiselle de Cerni quand à l'aspect de l'avenue de ce Château, elle put soupçonner que les objets qui se présentent à ses yeux étoient les mêmes qu'elle avoit vus six ans auparavant! Son trouble augmentant à mesure qu'elle se confirmoit dans cette idée, ne put se cacher plus long-temps; & cédant au desir d'éclaircir un doute si flatteur: ah! mon cher pere, dit-elle,

où sommes nous? Si je ne me trompe
 c'est le Château de ma bonne Maman
 que j'apperçois au bout de cette ave-
 nue: c'est lui-même, ma chere fille,
 répondit le Comte en l'embrassant,
 vous ne vous trompez point & vous
 pouvez juger du plaisir que j'ai à vous
 le dire, par celui que vous avez de
 vous retrouver ici. La joie de Made-
 moiselle de Cerni étoit trop grande
 pour lui laisser la force de s'expliquer:
 & serrant ou baissant les mains du
 Comte, elle lui marqua mieux sa recon-
 noissance qu'elle n'auroit pu faire par
 les termes les plus expressifs. Arrivés
 au Château; pardon, dit-elle, mon
 cher pere, excusez mon impatience;
 & ne faisant qu'un saut du carrosse à
 l'appartement de la Marquise, elle fut
 se jeter dans ses bras, avec tant de pré-
 cipitation, que cette Dame en demeura
 immobile & ne put prononcer que ces
 mots: Ah Ciel! c'est ma chere enfant;
 elles se tinrent étroitement embrassées
 jusqu'à l'arrivée du Comte & de Béa-
 trix. La Marquise les reçut avec

toutes les marques de la plus parfaite satisfaction; elle remercia plusieurs fois M. de Cerni du plaisir qu'il lui faisoit de la venir voir dans sa solitude & de lui amener sa chere enfant. Elle ne pouvoit se lasser de la voir, de la caresser, & de lui faire mille questions obligeantes auxquelles la jeune Comtesse répondoit avec toute la modestie possible.

La Marquise fit embellir à cette occasion tous les appartemens du Château: les peintures des plus grands Maîtres d'Italie, & l'or des sculptures les plus soignées réfléchirent dans des glaces éclairées par des lustres de cristal de roche. Le souper fut exquis sans profusion, & la Marquise y chanta la premiere pour encourager son Gendre & sa Fille qui s'en acquitterent tous deux si bien qu'elle les engagea à tenir leur partie dans un concert qu'elle devoit donner le lendemain, à l'occasion du mariage du Baron d'Austerlitz, ancien Officier Allemand, avec la Comtesse d'Ar dona.

Cette

Cette aimable veuve , née en France d'une famille plus illustre qu'opulente, étoit devenue chere à Madame de Ferrantino, par la maniere dont elle avoit vécu avec le jeune Comte d'Arдона, Seigneur Napolitain, Neveu de la Marquise.

Le Comte de Cerni & la jeune Comtesse sa fille furent charmés de profiter d'une occasion de donner à cette tendre mere des marques de leur reconnoissance & de leur respect pour elle & pour les personnes qui avoient l'honneur de lui être alliées, ils lui promirent tout ce qu'elle voulut :

Et tous les deux munis d'un rôle d'Opéra,
Le souper achevé chacun se retira
Dans un appartement tranquille & solitaire,
Pour payer à Morphée un tribut nécessaire.

Le lendemain, dès que Mademoiselle de Cerni fut éveillée, elle s'habilla le plus diligemment qu'il lui fut possible, & voulut se parer d'une robe de moire blanche & argent, que M. son pere lui avoit fait faire pour paroître.

Partie I.

B

tre à la Cour de Vienne. Aussi-tôt qu'elle fut habillée, elle courut à son appartement; & ayant appris qu'il étoit sorti, elle se rendit du même pas à celui de la Marquise, qu'elle trouva levée & prenant son chocular.

Madame de Ferrantino fut enchantée de Mademoiselle de Cerni dans cette parure: elle avoit les yeux bleus & rouchans, la peau fine, & d'une blancheur à éblouir; le teint animé & d'un coloris admirable; sa taille étoit élevée & bien prise, sa tête petite & placée à merveille: elle avoit la bouche un peu grande, mais ornée de fort belles dents, les levres bien bordées, & plus vermeilles que le corail; le nez parfaitement beau, les sourcils en arcade; les cheveux charains d'une finesse extrême, & les plus jolies mains du monde.

Vous êtes très-bien, ma chere fille, dit la Marquise, mais il manque quelque chose à votre coëffure que j'y veux ajouter.

Madame de Ferrantino se fit alors apporter un petit coffre d'écaille garni

de vermeil, où étoit une aigrette de diamans qu'elle voulut placer elle-même; elle tira ensuite du même coffre son portrait entouré de rubis & monté en brasselet qu'elle noua aux bras de Mademoiselle de Cerni en lui disant: ma chere fille, je vous prie de conserver toute votre vie ces ornemens pour vous souvenir de moi; regardez-les moins comme des parures du corps, destinées à vous faire briller, que comme des monumens de mon amitié, propres à vous remettre tous les jours devant les yeux l'éclat des vertus dont votre ame doit être embellie à l'exemple des Ayeux qui vous les ont transmises avec une illustre origine; car les avantages d'une grande naissance, qui nous mettent plus en vue, ne doivent être envisagés, que comme un motif pressant de nous rendre plus dignes de servir de modèle à nos descendans & d'appui à nos inférieurs.

Mademoiselle de Cerni pénétrée des bontés de la Marquise, en accepta les marques avec soumission & lui promit

de garder aussi fidèlement les loix qu'elle prescrivoit à son cœur, que les précieux gages de sa tendresse. Monsieur de Cerni qui avoit été faire un tour dans le parc arriva dans ce moment, & bien étonné de voir sa fille si brillante, demanda en badinant à la Marquise, si ce n'étoit point là Madame la Comtesse d'Ar dona; oui, répondit la Marquise sur le même ton. C'est même, s'il vous plaît, Madame la Baronne d'Austerlitz.

Tandis qu'ils continuoient à plaisanter de la sorte, on annonça la véritable Baronne d'Austerlitz, son nouvel Epoux & plusieurs Seigneurs & Dames du voisinage. La Marquise de Ferrantino qui n'étoit point encore habillée, pria son gendre & sa fille d'aller recevoir la compagnie, & de la faire passer dans le grand salon. L'un & l'autre firent parfaitement les honneurs du Château, & tout le monde fut enchanté des graces & de la politesse de Mademoiselle de Cerni. La nouvelle mariée fut charmée de trouver dans

une proche parente du feu Comte d'Ar-
dona qu'elle avoit aimé éperdûment,
une ressemblance, & des égards qui lui
rappelloient ceux que ce cher Epoux
avoit toujours eu pour elle, & conçu
dès ce moment pour Mademoiselle de
Cerni les premiers sentimens d'une
amitié mutuelle.

Leur conversation fut interrompue
par l'arrivée de la Marquise de Ferran-
tino, qui fit galamment ses excuses de
n'avoir pu paroître d'abord, ayant été
prévenue dans la satisfaction qu'elle re-
cevoit par la prompte arrivée de toute
la Compagnie. Elle embrassa Madame
la Baronne d'Austerlitz, & toutes deux
cachèrent quelques larmes qu'elles ne
purent s'empêcher de donner au souve-
nir du feu Comte d'Ardonga Fils du
Frere unique de la Marquise de Fer-
rantino; cette Dame remit à un autre
moment à lui demander des nouvelles
du jeune Marquis d'Ardonga, fils de la
Baronne d'Austerlitz pour féliciter le
Baron de son choix, & le remercier de
l'honneur qu'il avoit fait à toute la fa-

mille par son alliance, avec la veuve du Comte d'Ar dona, le priant de vouloir bien servir de pere au jeune Marquis, son petit neveu qu'elle aimoit tendrement.

Le Baron d'Austerlitz répondit à la Marquise avec tous les égards dûs à une Dame de sa qualité & de son mérite. Il ajouta qu'il feroit trop heureux de pouvoir lui donner des preuves de ses sentimens pour elle dans la personne de son petit neveu, & qu'il presseroit le plus qu'il pourroit son retour de France, où il étoit allé faire ses exercices sous les yeux de la famille de Madame sa mere, pour lui donner plutôt des preuves de l'attachement qu'il lui avoit voué, en épousant la Comtesse d'Ar dona, & dont les bontés que Madame de Ferrantino vouloit bien avoir pour lui, & pour Madame d'Austerlitz, transféreroient encore les nœuds.

Après ces premieres politesses la Marquise accueillit beaucoup la Compagnie, l'invita à se livrer à la joie qu'inspiroit le motif qui lui procuroit

l'honneur de la recevoir chez elle. On servit : le repas fut somptueux : la Marquise en fit tous les honneurs avec le Comte de Cerni, & Mademoiselle sa fille qui ne parut pas plus embarrassée que si elle eût été accoutumée à figurer dans une si grande Compagnie.

Madame la Baronne d'Austerlitz contribua beaucoup de son côté par l'enjouement & la finesse de son esprit à la gaieté de tous les conviés : Le Baron qui l'aimoit passionnément étoit au comble de ses vœux, & n'avoit des yeux que pour elle : Ce Seigneur avoit beaucoup d'esprit & de savoir vivre, & son âge un peu avancé, ne l'empêchoit pas d'être de la meilleure humeur : on s'anima beaucoup sur la fin du repas ; & sans sortir de la décence & du respect dû aux Dames, la conversation devint brillante & très-joyeuse. Après les liqueurs, & le café, on descendit au jardin, où Mademoiselle de Cerni accompagna la nouvelle mariée.

Ce fut là que le rapport d'humeur qui étoit entr'elles commença à les intéresser d'une manière plus intime, l'une pour l'autre: Mademoiselle de Cerni s'étendit beaucoup sur la tendresse infinie que M. son pere avoit pour elle, & sur l'agréable surprise qu'il lui avoit procurée par leur arrivée au Château de la Marquise de Ferrantino. La Baronne de son côté toute occupée de son cher Fils saisit l'occasion de la parenté qui étoit entre le jeune Marquis d'Arдона & Mademoiselle de Cerni, pour épancher son cœur sur la peine qu'elle ressentoit de s'être trouvée contrainte, à cause du peu de fortune dont elle jouissoit depuis son veuvage, de quitter un nom qui lui étoit si cher, pour prendre celui d'Aufserlitz.

De tous les avantages que les aimables personnes du sexe ont sur l'autre partie de l'humanité, il n'en est aucun qu'elles possèdent à un degré aussi éminent que le talent de peindre vivement leurs pensées & de rendre les objets

qui les occupent, pour ainsi dire, présents à ceux qu'elles en entretiennent. Cette tendre mere fit à la jeune Comtesse une peinture si gracieuse & si intéressante de la figure & du caractère de son cousin, que Mademoiselle de Cerni en fut véritablement touchée & ne put s'empêcher de dire à Madame d'Austerlitz: qu'elle étoit trop séduisante, & qu'il n'y avoit pas moyen de s'empêcher de prendre autant de part qu'elle même, aux choses dont elle étoit affectée; qu'il n'étoit pas bien à elle de lui faire acheter si cher la douceur infinie du plaisir qu'on ressentoit à la voir, & qu'une volupté si parfaite auroit bien dû n'être mêlée d'aucun regret capable d'en détourner l'attention.

Il ne faut pas, ma chere Cousine, répondit la Baronne en souriant, que vous me reprochiez de vous avoir intéressée pour un fils que j'aime; l'honneur qu'il a de vous appartenir, vous autorise à lui savoir bon gré d'avoir du mérite pour se rendre plus digne du sang dont vous sortez tous deux; si je

B 5

puis me flatter que l'amitié que vous m'avez d'abord inspirée obtienne le retour que je desiré, soyez sûre que vous ne m'en pourriez jamais donner une marque aussi précieuse que celle de vouloir bien y faire participer ce fils, dont l'absence me touche si sensiblement.

Dans ce moment Madame de Ferrantino s'approcha d'elles, & leur proposa de venir répéter la partie qu'elles avoient à chanter au Concert que l'on alloit bientôt commencer; Madame d'Austerlitz & Mademoiselle de Cerni reprirent aussi-tôt le chemin du Château avec la Marquise qui fit signe au Comte d'avertir les personnes qui se promenoient dans le jardin, & qui devoient chanter, ou jouer de quelque instrument.

Tout le reste de la compagnie suivit bientôt après; le concert commença; les voix & la symphonie firent également plaisir, & la Marquise en parut bien contente. Les nouveaux mariés lui firent beaucoup de remerciemens de

cette récréation, & de la bonne réception qu'elle leur avoit faite. Quoiqu'il fût déjà fort tard, ils prièrent Madame de Ferrantino de trouver bon qu'ils prissent congé d'elle, & malgré les instances qu'elle fit pour les retenir, toute la compagnie que Mr. & Madame d'Austerlitz avoient amenée, reprit avec eux la route de leur Château.

Mademoiselle de Cerni n'avoit pu voir partir la Baronne d'Austerlitz sans être sensible à une si prompte séparation; la peine que la jeune Comtesse en avoit ressentie n'avoit pu être diminuée que par la promesse mutuelle que ces deux nouvelles amies s'étoient faite d'entretenir ensemble un commerce de lettres; cette consolation paroissoit suffisante à Mlle. de Cerni par l'espérance que quelque occasion de se rapprocher de la Baronne pourroit assez facilement se rencontrer; mais un sentiment confus qu'il ne lui étoit pas possible de démêler, lui rappelloit souvent la conversation qu'elles avoient eue ensemble au sujet du jeune Mar-

quis d'Ar dona. Ce souvenir la faisoit quelquefois tomber dans une rêverie qu'elle attribuoit à un mouvement de son âge ; heureusement les devoirs qu'elle avoit à rendre à Monsieur son Pere & à Madame de Ferrantino, faisoient diversion à ses idées, & la jeune Comtesse cherchoit elle-même à les dissiper parce que le plaisir qu'elles lui procuroient étoit mêlé d'un certain trouble que sa vivacité l'empêchoit de supporter sans impatience.

Enfin Madame de Ferrantino pressée par Monsieur de Cerni, après avoir retardé le plus qu'il lui fut possible la continuation de son voyage, fut obligée de consentir à les voir partir, avec la jeune Comtesse que l'esprit & les sentimens, qu'elle avoit eu le loisir de remarquer en elle lui avoient rendue encore plus chère ; il en coûta beaucoup à l'une & à l'autre pour se séparer, & elles ne purent adoucir la rigueur du moment fatal du départ, que par mille tendres embrassemens & par beaucoup de larmes.

Les printemps avançoit ; les chemins étoient déjà assez beaux. Monsieur de Cerni prenoit tous les soins possibles pour faire éviter à la jeune Comtesse une partie des fatigues d'un si long voyage ; ils marchaient à petites journées & s'arrêtoient dans les villes qui méritoient d'être vues à loisir ; rien n'échappoit à leur curiosité ; le Comte prenoit occasion de tout ce qu'il avoit trouvé de remarquable pour orner l'esprit de Mademoiselle sa fille de mille connoissances utiles & agréables.

Ils approchoient enfin du terme de leur voyage, & n'étoient pas à douze lieues de Vienne, lorsqu'un cavalier bien fait, & superbement monté, s'approche avec autant de politesse que de vivacité de la portiere du carosse, & demande s'il n'a pas l'honneur de parler à Monsieur le Comte de Cerni : c'est moi-même, Monsieur, répond le Comte en faisant arrêter ; puis - je savoir ce qui vous engage à me faire cette question ? C'est, Monsieur, ré-

pond le cavalier, l'empressement que j'ai d'exécuter les ordres que j'ai reçus de la Baronne de Neufbourg, ma mere, de vous prier de sa part de lui faire l'honneur de venir vous reposer à son château que vous voyez assez près d'ici, & où elle s'est rendue depuis peu de jours, à dessein de vous y recevoir, avec Mademoiselle.

Monsieur de Cerni qui avoit fait plusieurs campagnes avec feu Monsieur le Baron de Neufbourg parut fort sensible à cette offre obligeante, & témoigna à ce jeune Seigneur la joie qu'il avoit d'être redevable à l'attention & à la politesse de Madame de Neufbourg, de l'honneur de faire connoissance avec lui; ils prirent aussi-tôt ensemble le chemin du château.

Dès que Monsieur le Comte de Cerni parut, Madame de Neufbourg qui l'attendoit dans un vestibule, vint précipitamment au devant de lui pour le recevoir; mais quelle fut sa surprise, & celle de Mademoiselle sa fille, quand une Dame d'une grande beauré, qui

étoit avec la Baronne s'approchant vivement du Comte l'embrassa avec transport, & lui donna les noms les plus tendres: cet accueil & l'excès de la joie qui perçoit à travers l'étonnement du Comte, fit connoître à l'instant à la jeune Comtesse ce qui en étoit la cause; elle se jeta aux genoux de sa mere qu'elle tenoit étroitement embrassés; que faites-vous ma chere fille, dit la Comtesse de Cerni, je souffre trop à vous voir dans cette posture; les marques de votre respect me privent de celles de votre amitié. En même-temps la Comtesse se baissa pour la relever, & la serrant entre ses bras, lui donna les témoignages les plus sensibles du plaisir qu'elle avoit à la voir. La Baronne de Neufbourg embrassa à son tour Mademoiselle de Cerni & la prenant par la main, fit entrer la Compagnie dans le salon prochain du vestibule.

Après les premiers compliments la conversation roula quelque-temps sur la valeur & les services de feu Mon-

sieur le Baron de Neufbourg & sur les liaisons que Monsieur de Cerni avoit eues autrefois avec ce Seigneur. La Baronne extrêmement polie & spirituelle, saisit cette occasion de présenter son fils au Comte, & de lui demander pour le jeune Baron une partie des bonrés dont il avoit honoré son pere: Monsieur de Cerni gracieux beaucoup Monsieur de Neufbourg, & lui offrit tous les services dont il le jugeroit capable. Madame sa mere parut bien sensible à l'accueil que le Comte fit au jeune Baron, qu'elle chargea de faire présenter aux voyageurs tout ce qui pourroit leur être agréable. On leur servit un moment après des rafraîchissemens; & la Baronne jugeant bien qu'ils avoient besoin de repos, les voulut conduire elle-même à l'appartement qu'elle leur avoit destiné.

Il faudroit avoir aimé bien tendrement & avoir éprouvé pendant plusieurs années les tourmens de l'absence, pour pouvoir se représenter les transports de joie que M. & Madame de Cerni

Cerni firent éclater quand ils se trouverent en liberté ; la présence d'une fille aussi aimable que la jeune Comtesse, augmentoit encore les charmes d'une réunion si délicieuse ; cette chere fille étoit si pénétrée de la tendresse qui régnoit entre ces illustres époux, & dont elle recevoit à son tour mille rémoignages, qu'elle sentit naître en elle des mouvemens inconnus qui partageoient son ame entre la satisfaction la plus vive, & un trouble secret, qui augmentoit à mesure qu'elle cherchoit à le calmer.

Dès qu'elle put être seule, elle chercha à démêler s'il étoit possible, que la joie d'être réunie à une mere qu'elle venoit de voir pour la premiere fois de sa vie, fût la seule cause de l'émotion de son cœur, & si la tendresse mutuelle des Auteurs de ses jours avoit été capable de lui communiquer les mouvemens dont elle se sentoit agitée : plus elle réfléchissoit sur ce qui se passoit en elle, moins elle en pouvoit découvrir la véritable cause ; passant incessamment

Partie I.

C

d'une idée à une autre, tantôt elle admiroit les merveilleux effets du constant attachement de deux époux tendrement unis, tantôt elle se rappelloit la charmante peinture que la Baronne d'Austerlitz lui avoit faite du jeune Marquis d'Arдона, mais elle ne faisoit point le rapport que ces différentes idées pouvoient avoir entre elles; & la vivacité de son imagination, loin de fixer l'incertitude de son ame, ne servoit qu'à l'égarer dans un dédale de pensées confuses où elle ne pouvoit se retrouver.

Mademoiselle de Cerni étoit encore ensevelie dans ces réflexions quand on vint avertir qu'on avoit servi; elle descendit avec le Comte & la Comtesse, & l'on se mit à table. Pendant le repas on s'entretint des différentes circonstances de leurs voyages, & l'on n'oublia pas la réception gracieuse que la Marquise de Ferrantino leur avoit faite. La conversation tomba ensuite sur le mariage de la Comtesse d'Arдона avec le Baron d'Austerlitz: cette Dame n'a-

voit pas manqué d'en faire part à Madame la Comtesse de Cerni, par une lettre polie & touchante, que la Comtesse remit à son Epoux, & dont elle le pria, à la sollicitation de Madame de Neufbourg, de vouloir bien faire tout haut la lecture.

C'étoit assez qu'elle fut écrite par la Baronne d'Austerlitz pour intéresser Mademoiselle de Cerni, elle ne put entendre sans émotion tout ce que cette lettre contenoit de tendre pour le Marquis d'Arдона; ses yeux & son teint en prirent un nouvel éclat, & le Baron de Neufbourg qui l'observoit avec attention, la trouva si belle en ce moment qu'il se sentit pénétré de la plus vive impression que l'amour puisse faire sur un jeune cœur. Si les regards de Mademoiselle de Cerni s'étoient alors tournés du côté du jeune Baron, elle auroit facilement remarqué le pouvoir qu'ils prenoient sur son ame; mais préoccupée du souvenir de l'amitié qu'elle avoit vouée à la Baronne d'Austerlitz, & de la part qu'elle prenoit à tout ce qui

étoit cher à cette amie, la jeune Comtesse étoit bien éloignée de s'appercevoir du trouble du Baron de Neufbourg.

Quoique ce Seigneur fût encore dans l'âge, où les passions extrêmement vives écoutent rarement les conseils de la raison, il ne céda pas d'abord à son penchant pour Mademoiselle de Cerni, du moins il fit tous ses efforts pour lui dérober la connoissance des sentimens que le respect qu'il avoit pour elle l'empêchoit de laisser paroître; il se dédommagea de la contrainte, que lui causoit le silence qu'il s'étoit imposé, par la satisfaction de la voir & de l'entretenir; mais le plaisir de jouir de cette délicieuse vue & des charmes de la conversation de la jeune Comtesse, donnoit tous les jours de nouvelles forces à l'amour du Baron; il devint rêveur & taciturne; ses yeux appesantis n'annonçoient plus cette aimable vivacité d'imagination, qui donne tant de brillant à la jeunesse.

Les roses de son teint animé par les ris
Avoient cédé la place à la blancheur des lis.

Il ne fut pas difficile à Madame de Neufbourg d'imaginer la cause d'un tel changement; elle auroit eu plus de peine à comprendre comment son fils, exposé tous les jours à voir les appas de Mademoiselle de Cerni, eût pu conserver sa liberté, & son enjouement ordinaire.

Inquiete de l'état où elle le voyoit, la Baronne chercha à le dissiper par les parties de plaisir ordinaires à la campagne. La promenade, la pêche & la chasse, qu'elle savoit être fort de son goût, furent inutilement égayées par l'enjouement de la bonne compagnie des environs qu'elle y invita, & le peu de succès de ses soins la fit penser à un remède plus efficace contre le poison qui s'étoit glissé dans l'ame de ce jeune Cavalier.

Pour arriver au but qu'elle s'étoit proposé, la Baronne de Neufbourg commença par faire part à Madame de Cerni de l'affliction que lui causoit la langueur du Baron, & de la persuasion où elle étoit que le mérite & la beauté

de Mademoiselle sa fille en avoient pu seuls être cause, & sans laisser à la Comtesse le loisir de répondre, elle lui déclara le desir qu'elle avoit de procurer à ce cher fils une prompte guérison, en unissant par les liens d'un heureux mariage deux familles depuis long-temps liées par les nœuds d'une étroite amitié.

La réponse de Madame de Cerni ne fut point incertaine, elle assura son amie dans les termes les plus tendres de la joie qu'elle auroit de pouvoir contribuer à sa satisfaction & à celle de Monsieur son fils par une alliance qui feroit tant d'honneur à Mademoiselle de Cerni, & ajouta qu'étant à la veille de se rendre à Vienne avec son Epoux, son premier soin, en y arrivant, seroit de le disposer aux propositions que Madame la Baronne jugeroit à propos de lui faire dont elle pouvoit l'assurer par avance qu'il se trouveroit comme elle extrêmement flatté.

Madame de Neufbourg charmée de la réponse de son amie, en marqua sa

joie par ses embrassemens, & les assurances de la plus vive & plus durable reconnoissance. Elle fit ensuite mille caresses à Mademoiselle de Cerni qui survint, sans lui rien rémoigner du sujet de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec Madame sa mere; & lui demanda si elle ne seroit pas bien aise de voir les beautés de la ville capitale d'Autriche où la Comtesse venoit de lui dire qu'elle la devoit mener incessamment.

L'idée que je me fais, répondit la jeune Comtesse, de la magnificence de la Ville & de la Cour de Vienne seroit peu capable de me toucher, si je n'y suivois les pas d'un pere & d'une mere dont la vue m'est plus précieuse que celle de toutes les richesses du monde; mais Madame, si la douceur attachée à cet avantage peut être augmentée, c'est certainement par le plaisir de pouvoir vous faire ma cour en cette ville comme en votre château, & de tâcher d'y mériter l'honneur des bontés que votre amitié pour Madame de Cerni fait réjaillir sur moi.

Dans ce moment une des femmes de Madame de Neufbourg vint l'avertir que Monsieur le Baron se trouvoit indisposé, & qu'il venoit de se mettre au lit. La Baronne monta aussi-tôt à l'appartement de son fils; Madame de Cerni voulut la suivre, mais Madame de Neufbourg l'en empêcha. Les soins qu'elle prit eurent tout le succès possible & le Malade en fut quitte pour un léger accès de fièvre.

Le lendemain il se leva; mais la crainte d'un second accès déterminâ la Baronne à proposer à M. & à Madame de Cerni de se rendre avant la nuit à Vienne pour être plus à portée des secours nécessaires. Le Comte & la Comtesse entrèrent avec empressement dans la prudente inquiétude de Madame de Neufbourg; toute la compagnie partit ensemble, & arriva le même jour sans aucun accident.

Le mouvement du carrosse ayant un peu fatigué le jeune Baron, il eut encore quelque ressentiment de fièvre la nuit suivante, & M. le Comte de Cerni

qui se rendit le lendemain à l'Hôtel de Neufbourg pour savoir par lui-même l'état de la santé du Baron, lui trouvant le visage enflammé, conseilla à Madame sa mere de faire appeller un médecin; cette Dame remercia fort M. de Cerni de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à la santé d'un fils qu'elle aimoit tendrement; mais elle différa de suivre ce conseil, jusqu'à ce qu'elle eût fait l'expérience d'un remede qu'elle jugea plus spécifique pour son mal que tous ceux de la Pharmacie.

Le Baron se trouvant mieux dans l'après-midi, dit à Madame sa mere, qu'il croyoit que l'air lui feroit du bien & qu'il avoit envie d'aller remercier M. le Comte de Cerni de l'honneur qu'il lui avoit fait; malgré la foiblesse où il étoit, Madame de Neufbourg auroit eu peine à le retenir si elle n'avoit joint l'autorité aux prieres, pour le dissuader de s'exposer à sortir, en l'assurant qu'il verroit bientôt l'objet de son amour, qu'elle comptoit inviter pour le lendemain à diner avec M. le Comte de

Cerni & Madame son épouse. Le Baron demeura interdit à ce discours, & garda un profond silence. Madame sa mere qui vit clairement alors la justesse de ses conjectures, dit au Baron : ne rougissez point devant moi, mon cher fils, d'une passion qui ne peut me déplaire qu'autant qu'elle prend sur votre santé ; Mademoiselle de Cerni a autant de mérite que de naissance, elle est jeune, elle est belle, & mérite bien les sentimens que j'ai connu qu'elle vous avoit inspiré. Si j'ai quelque lieu de me plaindre de vous, c'est de m'avoir fait un mystere du feu qui vous consume, cet aveu n'auroit fait que hâter le moment de votre bonheur que je desire autant que vous-même.

Le Baron enchanté d'un discours peu attendu se jeta aux genoux de la Baronne pour lui en marquer sa reconnaissance ; ah ! Madame, lui dit-il, quelle joie peut être égale à celle que vous me causez en ce moment, vous approuvez ma tendresse, mes maux sont finis, vos promesses remplissent

mon cœur des plus douces espérances.

La Baronne charmée de voir l'efficacité du remède, voulut en augmenter la dose par la confiance qu'elle fit à son fils, de la conversation qu'elle avoit eue à son sujet avec son amie avant leur départ de la campagne. La réponse favorable que la Comtesse avoit faite à Madame de Neufbourg mit le comble à sa joie, & acheva sa guérison. Il demanda en grace d'être lui-même porteur de la lettre d'invitation qu'elle devoit écrire; la tendre mere y consentit, pourvu qu'il se sentît assez bien le lendemain matin pour soutenir le carrosse, & l'émotion que lui pourroit causer cette visite; il répondit de tout, & se croyant déjà le plus heureux des amans,

Aux douceurs du repos livra toute son ame

Fondé sur le flatteur espoir,

D'avoir le plaisir de revoir

Le charmant objet de sa flamme.

Si cet espoir fut doux, le plaisir qui le suivit fut extrême. Le Comte pré-

venu par son épouse des vues de la Baronne, redoubla d'attention & d'égard pour le jeune Baron. Madame de Cerni le reçut avec bonté, & la vue de la jeune Comtesse toute brillante d'attraits & des dons de la Marquise de Ferrantino acheva de le charmer. Il eût voulu parler, mais les choses n'étoient pas assez avancées pour qu'il lui fût permis de se déclarer; il savoit trop bien qu'un aveu précipité, lui auroit pu faire perdre à jamais le fruit de la première démarche que la tendresse maternelle avoit fait faire à Madame de Neufbourg en sa faveur. Ses yeux plus animés qu'à l'ordinaire exprimoient assez l'ardeur que la raison & l'intérêt même de sa passion le forçoient de renfermer dans son sein, & la promesse que le Comte & la Comtesse lui firent de se rendre avec Mademoiselle leur fille, à l'invitation de Madame la Baronne de Neufbourg, lui parut le plus heureux dédommagement de la contrainte que lui avoit causé un si rigoureux silence.

A peine le jeune Baron avoit-il pris congé du Comte & de la Comtesse de Cerni que cette Dame reçut une lettre d'Italie, dont elle reconnut l'adresse pour être de la main de la Marquise de Ferrantino; elle étoit conçue en ces termes. „J'apprends avec bien de la
 „satisfaction, ma chere fille, par la
 „lettre de M. de Cerni, l'heureuse nou-
 „velle de son arrivée avec notre cher
 „enfant en Autriche, & de l'agréable
 „surprise que Madame la Baronne de
 „Neufbourg lui a ménagée en vous y
 „faisant rencontrer ensemble à son châ-
 „teau. Je reconnois Madame de Neuf-
 „bourg à ce procédé, & M. le Baron
 „d'Austerlitz qui a eu souvent l'hon-
 „neur de la voir à la Cour de Vienne,
 „m'entretient souvent du mérite distin-
 „gué de cette Dame dont M. de Cerni
 „m'avoit déjà vanté les vertus éminen-
 „tes: vous m'obligerez, ma chere fille,
 „de l'assurer de mon respect & de la re-
 „connoissance infinie que m'inspirent
 „les bontés dont elle honore ma fa-
 „mille; suppliez-la de ma part, de

„vouloir bien les étendre sur mon petit
„neveu le Marquis d'Arдона que vous
„me ferez le plaisir de lui présenter à
„son arrivée à Vienne; il doit incessam-
„ment s'y rendre pour conclure un
„mariage extrêmement avantageux que
„le Baron d'Austerlitz a projeté en sa
„faveur & dont il vient de me faire
„part. L'épouse qu'il lui destine est
„fort jeune, ayant été mariée à treize
„ans au Marquis de Tarczin, Seigneur
„Polonois, dont elle est restée veuve
„sans enfans au bout de six mois de
„mariage. Depuis un an qu'elle a
„perdu son époux en Pologne, elle
„s'est rendue en Autriche où elle fait
„actuellement sa résidence auprès de
„Madame la Comtesse de Tulln sa mere,
„sœur du Baron d'Austerlitz. Madame
„de Neufbourg doit connoître cette
„Dame qui a des terres dans son voisi-
„nage. Rien ne manqueroit à la joie
„que je ressens de l'établissement de
„mon petit neveu, si mon âge me per-
„mettoit d'entreprendre le voyage
„d'Allemagne pour être témoin de sa

„félicité. Embrassez pour moi M. de
 „Cerni & notre cher enfant aussi ten-
 „drement que je vous embrasse ma
 „chère fille de tout mon cœur, la Mar-
 „quise de Ferrantino.”

Dès que la Comtesse eut achevé de lire, elle courut à l'appartement de son mari pour lui faire part des nouvelles qu'elle venoit d'apprendre. La considération & l'attachement de Monsieur de Cerni pour la Marquise & pour toute sa famille, le rendirent extrêmement sensible à tout ce que la lettre contenoit d'intéressant pour elle ; mais ils convinrent ensemble de ne point parler de ce projet de mariage du Marquis d'Ardonna jusqu'à son retour de France & de ne faire part à Madame de Neufbourg que de ce qui la regardoit personnellement dans cette lettre.

Le premier soin de Madame de Cerni en arrivant à l'Hôtel de Neufbourg fut de s'acquitter de toutes les politesses dont la Marquise de Ferrantino l'avoit chargée pour la Baronne & de lui demander la continuation de

l'honneur de sa bienveillance pour toute sa famille : Madame de Neufbourg lut en ce moment dans les yeux de son fils, la réponse qu'elle devoit faire à la Comtesse, & après avoir marqué à M. & à Madame de Cerni sa sensibilité à l'honneur qu'ils lui faisoient, de lui donner des nouvelles si obligeantes de Madame la Marquise de Ferrantino, elle les supplia de l'assurer du respect & de l'attachement qu'elle avoit voué pour toujours à cette Dame & à sa famille, en attendant qu'elle s'acquittât elle-même de ce devoir ; ajoutant qu'elle n'attendoit pour cela, que la décision que M. & Madame de Cerni auroient la bonté de faire du sort de son fils dont la santé & la vie étoient entre leurs mains.

Seroit-il possible, Madame, dit le Comte de Cerni, que nous fussions assez heureux pour pouvoir contribuer à la conservation des jours de M. le Baron ; n'en doutez point reprit Madame de Neufbourg, vous tenez avec Madame le fil de sa destinée, & si mes prières

prieres & notre ancienne amitié sont capables d'obtenir. . . . Elle alloit achever lorsqu'au moment le plus intéressant pour le jeune Baron, on vint annoncer que Madame la Baronne étoit servie: chacun se tut & fut se mettre à table. Mademoiselle de Cerni ne mangea presque pas; les paroles qu'elle venoit d'entendre lui causerent une inquiétude qu'elle eut peine à dissimuler, parce qu'elle crut entrevoir les vues de Madame de Neufbourg; le Baron attentif s'aperçut de l'embarras de la jeune Comtesse, & résolut de s'en éclaircir.

Après le diner la compagnie passa au jardin; pendant la promenade il voulut profiter du moment que Madame sa mere paroissoit occupée avec Monsieur & Madame de Cerni pour engager la jeune Comtesse à lui apprendre la cause de la rêverie où elle paroissoit plongée. Mais elle éluda toutes les questions qu'il put lui faire avec tant d'adresse & de gravité, qu'il n'osa lui rien déclarer des motifs qui l'enga-

Partie I.

D

geoient à desirer de lire dans son ame. La conversation devint ensuite générale, & peu après, les conviés prirent congé de Madame de Neufbourg.

Aussi - tôt que le Baron se trouva seul avec Madame sa mere, il s'empressa de lui demander quelle réponse elle avoit obtenue de M. & de Madame de Cerni; la Baronne lui répondit qu'elle les avoit trouvés favorablement disposés pour cette alliance; qu'à la vérité M. le Comte avoit ajouté que Mademoiselle sa fille étoit encore bien jeune & qu'il doutoit qu'elle fût elle-même déterminée à consentir de changer d'état; mais qu'il consulteroit son inclination, & leur rendroit dans quelque-temps une réponse plus positive.

Le jeune Baron ne fut guere plus content des dispositions de M. de Cerni que de l'air sévère & sérieux que la jeune Comtesse avoit observé, pendant la conversation qu'il avoit eu avec elle; & il en parut même assez piqué; mais la Baronne lui représenta qu'il convenoit à une jeune Demoiselle bien élevée

de se tenir modestement sur la réserve avec un jeune Cavalier curieux de pénétrer ce qui se passe dans son cœur; & qu'à l'égard de la réponse de M. le Comte de Cerni, elle n'avoit rien que de conforme aux loix du devoir & de la prudence, qui exigent qu'un pere tendre avant de décider pour toujours du sort de sa fille, prenne le temps de connoître son goût, & sa maniere de penser sur un établissement, & de se consulter soi-même sur le choix qu'il lui convient de faire pour elle.

Le moindre soupçon fâcheux porte le trouble & la douleur dans l'ame d'un amant; mais il suffit de l'être, pour aimer à se flatter, & les raisons qu'une mere spirituelle & insinuante emploie pour persuader un fils dont elle a la confiance, font aisément succéder le calme au dépit, & l'espérance à l'inquiétude. Le Baron résolut de s'armer de patience & de redoubler ses soins & ses assiduités auprès de Mademoiselle de Cerni, pour se rendre plus digne de la réponse favorable qu'il at-

péroit obtenir : il tâcha même suivant le conseil de Madame de Neufbourg de calmer, ou de dissimuler au moins son impatience pour donner à la jeune Comtesse & à ses parens le temps de le connoître, & de pouvoir prendre de l'inclination pour lui. Cette conduite lui réussit assez bien & il eut la satisfaction d'être toujours reçu très-gracieusement de M. & de Madame de Cerni. La politesse aisée qui régnoit dans tous ses entretiens & les égards respectueux qu'il avoit pour Mademoiselle leur fille, obligerent aussi la jeune Comtesse à répondre à ses prévenantes façons; à ne lui point laisser connoître que ses visites & son entretien lui fussent désagréables.

Cette conduite parut au jeune Baron d'un bon augure pour sa tendresse : son cœur se livra tout entier aux charmes de l'espérance, & le plaisir de faire aussi souvent, qu'il le vouloit, sa cour à l'objet de ses vœux, le dédommageoit en partie du bonheur de savoir si son cœur

& sa main feroient en effet le prix de sa constance.

Deux mois s'écoulerent de la sorte, sans qu'aucune réponse du Comte de Cerni mît fin à l'incertitude du succès des assiduités du jeune Baron. Le Comte n'avoit pas oublié la promesse qu'il avoit faite à Madame de Neufbourg de répondre positivement à sa demande ; mais ayant consulté l'inclination de sa fille, la réponse de la jeune Comtesse, avoit été qu'elle le supplioit, en lui promettant la plus prompte & la plus parfaite obéissance à ses ordres, de ne point exiger qu'elle perdît si-tôt la satisfaction dont elle jouissoit de se voir réunie à un pere, & une mere qu'elle aimoit tendrement pour passer dans les liens du mariage.

SECONDE MATINÉE.

Suite de l'Histoire de Mademoiselle de Cerni, ou aimer sans avoir vu.

Monsieur & Madame de Cerni qui n'avoient d'autre vue que de rendre leur fille heureuse, n'avoient pas jugé à propos d'insister davantage sur une proposition qui avoit paru l'affliger, mais ils avoient laissé couler le temps pour donner au jeune Baron le loisir de rétablir sa santé à laquelle une réponse précipitée auroit pu porter un préjudice considérable, & de mériter par ses soins & ses empressements que Mademoiselle de Cerni y pût devenir assez sensible, pour passer, en sa faveur, par dessus l'éloignement qu'elle avoit paru avoir pour un établissement.

Les choses étoient en cet état, lorsque la jeune Comtesse qui n'avoit pas manqué de donner à Madame la Baronne d'Austerlitz des nouvelles de

son voyage & de son arrivée à Vienne, reçut une réponse de cette amie écrite dans les termes les plus touchans, par laquelle elle l'assuroit de la continuation de son amitié pour elle & de sa sensibilité aux marques qu'elle avoit eu la bonté de lui donner de la sienne par sa charmante lettre; la priant cependant de se dispenser de lui écrire de nouveau, parce que M. d'Austerlitz & elle étoient à la veille de partir d'Italie & d'aller savoir eux-mêmes de ses nouvelles à Vienne où le mariage de son fils avec la Marquise de Tarezin exigeoit leur présence.

De quels mouvemens Mademoiselle de Cerni ne fut-elle point agitée à la lecture de cette lettre; si son cœur fut satisfait du côté de l'amitié, un sentiment plus vif le pénétra de douleur. L'amitié même flattée par l'espérance de revoir bientôt une personne qui lui étoit chère, eut quelque chose à souffrir de la tranquillité avec laquelle il paroïssoit à la jeune Comtesse, que Madame d'Austerlitz lui faisoit part d'une

nouvelle aussi accablante pour elle que celle du Mariage du Marquis d'Arдона ; comme si la Baronne eût pu être assez instruite des impressions que la peinture seule de ce jeune Cavalier auroit été capable de faire sur le cœur de son amie, pour avoir dû pressentir la peine que lui causeroit une pareille nouvelle.

Accablée d'un événement qui lui sembloit devoir ôter toute espérance, la jeune Comtesse ne put cependant se résoudre à renoncer entièrement à l'idée de se faire aimer du Marquis, & de pouvoir même prétendre à posséder un bien que la vivacité de son imagination la flattoit de n'avoir peut-être pas encore perdu sans ressource. Seroit-il donc possible, se disoit-elle à elle-même, que je fusse assez malheureuse pour que le seul Cavalier dont le mérite m'auroit touchée fût insensible à mes sentimens pour lui, au point de me sacrifier à une autre qui ne le connoîtroit pas plus que moi, & qui ne seroit sûrement pas capable de l'aimer

de même. Ah ! si le sort favorable pouvoit offrir le Marquis à mes yeux avant que ma rivale eût étalé ses attraits & ses richesses à sa vue, peut-être il ne verroit pas ma rougeur & mon embarras sans s'émouvoir ; le trouble de mon cœur pourroit se communiquer au sien ; que fais-je, il ne seroit pas impossible qu'il vint à m'aimer ; il plaindroit du moins mon infortune, & le triomphe de la riche veuve ne seroit pas encore assuré.

C'est ainsi que l'imagination des jeunes personnes toujours fertile & secourable, cherche à les dédommager d'un malheur présent & réel par l'idée d'un bonheur incertain. Mais si quelque réflexion plus juste vient porter dans leur ame la triste lumière de la raison, les espérances flatteuses s'évanouissent ; les plus rians objets ne paroissent plus que de vaines chimères ; la vérité reprend ses droits, & le songe se dissipe.

Mademoiselle de Cerni faisoit souvent l'expérience de ces vicissitudes de l'esprit & passoit incessamment de la

crainte au desir, & de l'espérance à la tristesse: toujours occupée de ces idées tumultueuses, elle étoit incapable de prendre part aux plaisirs que le Comte & la Comtesse cherchoient à lui procurer. Les honneurs séduisans qu'elle recevoit à la Cour de l'Empereur, la pompe des cercles & des spectacles & la beauté des promenades la touchoient foiblement, & ne pouvoient dissiper l'ennui dont elle étoit accablée.

Un jour qu'elle se trouva à la première représentation d'un opéra, qui par sa nouveauté, & la réputation de ses Auteurs, avoit attiré un concours extraordinaire, les regards de la jeune Comtesse se promenant indifféremment sur les objets qui se trouvoient à leur portée, s'arrêtèrent sur un jeune Seigneur qui paroissoit enchanté du plaisir de la voir, & n'avoit des yeux que pour elle. L'air de douceur, & de noblesse qui régnoit dans toute la personne de cet étranger attiroit cependant l'admiration de toute l'assemblée; il étoit beau comme l'amour, & sa taille déliée &

bien prise lui donnoit un avantage infini sur tous les autres Cavaliers qui étoient à ce spectacle. Un charme séducteur s'empara de Mademoiselle de Cerni à la vue de ce jeune Seigneur; sa délicatesse s'en allarma, elle voulut d'abord étouffer un sentiment plus vif que tous ceux que lui avoit inspiré l'idée avantageuse qu'elle s'étoit faite du Marquis d'Ar dona; mais plus elle prenoit sur elle pour dissiper l'impression que la vue de l'étranger faisoit sur son ame, plus un pouvoir inconnu la pressoit de reporter ses regards sur lui. Elle se fit une telle violence pour résister à cette inclination naissante, que tout à coup elle en tomba évanouie & perdit connoissance.

Monsieur & Madame de Cerni effrayés de cet accident s'efforçoient en vain de la faire revenir, lorsque l'étranger vint leur demander la permission de faire respirer à Mademoiselle leur fille une liqueur extrêmement forte qui la tireroit sûrement d'affaire. Il n'eut pas plutôt présenté le flacon sous le nez de la jeune Comtesse qu'elle soupira, &

ouvrir les yeux; mais 'appercevant l'innocent Auteur de son mal, elle les ferma sur le champ, & la pâleur qui se répandit sur son visage donna lieu de craindre pour sa vie. L'étranger qui s'étoit apperçu de l'effet que sa vue avoit fait sur elle, présenta le flacon à Madame sa mere & disparut.

La liqueur rendit une seconde fois à la Comtesse l'usage des sens: dès qu'elle fut un peu remise on la ramena à l'Hôtel, on coucha la malade sur le champ, elle reposa assez bien, & le lendemain se trouva beaucoup mieux, mais extrêmement fatiguée.

Le jeune Seigneur qui s'étoit fait informer du nom de la Demoiselle qu'il avoit secourue, se présenta le lendemain à la porte de l'Hôtel de Cerni & demanda si Monsieur le Comte & Madame la Comtesse étoient visibles; quelle fut leur surprise d'entendre annoncer le Marquis d'Arдона, & de voir paroître l'aimable étranger: la jeune Comtesse enchantée crut que

c'étoit un songe, & tous quatre restèrent un moment immobiles.

Après les premiers complimens le jeune Marquis présenta au Comte & à la Comtesse la lettre qu'il avoit reçue à Paris de Madame sa mere à leur adresse, par laquelle la Baronne d'Austerlitz leur demandoit ainsi qu'à Madame de Cerni l'honneur de leur bienveillance pour son fils, & qu'en faveur de celui qu'il avoit de leur appartenir, ils voulussent bien lui permettre de leur aller souvent faire sa cour, en attendant que son Epoux & elle fussent arrivés à Vienne, pour partager cet honneur avec le jeune Marquis.

M. & Madame de Cerni déjà prévenus en faveur d'un parent aussi aimable & dont le zele empressé avoit secouru Mademoiselle leur fille si à propos, lui firent mille caresses & l'assurèrent qu'il n'avoit pas besoin d'une recommandation aussi pressante que celle de Madame la Baronne d'Austerlitz, pour obtenir toute leur amitié qui lui étoit déjà acquise, & dont ils cherche-

roient avec empressement à lui donner des marques en toute occasion. Mademoiselle de Cerni reconnoissante au dernier point du service que lui avoit rendu le jeune Marquis, l'en remercia d'une maniere si obligeante, qu'il n'eut pas lieu de douter qu'elle ne se fût aperçu du motif qui l'avoit fait voler à son secours. Toutes les réponses qu'elle lui faisoit étoient assaisonnées de cette éloquence séduisante qui naît de l'accord du ton, & des inflexions de la voix, des regards & du sens détourné de termes que l'on emploie pour faire entendre ce que l'on n'ose dire : sentir que l'on aime, & se flatter d'être aimé, quel charme ! Quelle volupté !

Le cœur du jeune Marquis séduit par les amorces de l'espérance, se livroit tout entier aux douceurs de ces impressions, lorsque le Baron de Neufbourg informé de l'accident arrivé la veille à Mlle. de Cerni, vint s'informer de l'état de sa santé, d'un air vif & empressé qui donna lieu au Marquis d'Ar dona de soupçonner l'intérêt qu'il y

pouvoit prendre. Cette pensée ne fit qu'irriter la passion du Marquis, & le déterminer à faire tous ses efforts pour l'emporter sur ce rival, qui, de son côté, n'auroit pas pris moins d'ombrage de cet aimable Seigneur, s'il n'avoit appris par la suite de la conversation que le Marquis d'Arдона étoit un proche parent de Madame la Comtesse, dont l'arrivée en Autriche étoit occasionnée par son prochain mariage avec la Marquise de Tarezin.

Si cet éclaircissement prévint l'inquiétude que la présence du jeune Marquis auroit pu causer à Monsieur de Neufbourg, il rappelloit au Marquis & à la jeune Comtesse des idées capables de produire un effet bien différent sur leurs ames, & dont le fâcheux souvenir leur faisoit pressentir les difficultés extrêmes qu'ils trouveroient à parvenir au but, qu'ils se proposoient l'un & l'autre. Que d'obstacles à surmonter ! Comment rompre des engagements formés par deux familles, & faire gréer à des personnes indisposées

par cette rupture, d'autres nœuds formés à leur infu, & opposés à leurs vues!

Le premier point étoit de gagner M. & Madame de Cerni; par bonheur l'absence de la Marquise de Tarezin qui étoit toujours à la terre de Madame la Comtesse de Tuln sa mere, donna le temps au Marquis d'Ardon de faire sa cour avec tant d'assiduité & de succès au Comte & à la Comtesse de Cerni, qu'il eut lieu de se flatter de s'en faire écouter favorablement.

Un jour que la Compagnie étoit nombreuse à l'Hôtel de Cerni, ayant trouvé l'occasion qu'il cherchoit depuis long-temps d'entretenir la jeune Comtesse, sans risquer d'être entendu, il lui déclara qu'il ne pouvoit plus vivre sans lui faire l'aveu du violent amour dont il brûloit pour elle, & sans la supplier d'agréer l'hommage qu'il rendoit à ses charmes; il l'assura mille fois de l'air le plus passionné & le plus respectueux, que le bonheur ou le malheur de ses jours dépendoient uniquement

ment des dispositions de son cœur à son égard , & qu'il regarderoit la réponse dont elle l'honoreroit , comme un oracle qui décideroit seul de toute sa destinée : que dites - vous M. le Marquis, répondit la jeune Comtesse, & qui puis-je en faveur de vos sentimens pour moi, quand vous - même n'êtes pas libre de disposer de ce cœur que vous m'offrez ? Il est destiné à une autre ; une autre avoit des droits sur lui avant même que le mien vous pût être connu. Il est trop tard aujourd'hui ; vous me flattez en vain de pouvoir ordonner de votre sort, ceux dont il dépend vont arriver, & vous arracher pour toujours à votre parente infortunée.

Les pleurs que Mademoiselle de Cerni ne put retenir en prononçant ces derniers mots, acheverent de le rendre le plus tendre & le plus passionné des amans. Il lui jura mille fois une constance à toute épreuve & qu'il perdrait plutôt la vie, que de jamais consentir à vivre sous d'autres loix que celles

Partie I.

E

qu'elle voudroit bien lui prescrire; qu'en vain le Baron d'Austerlitz prétendoit disposer de sa main, qu'il sauroit s'affranchir du pouvoir tyrannique qu'il prétendoit exercer sur lui : enfin il la supplia d'agréer qu'il fit part à ceux dont elle tenoit le jour, de la résolution qu'il avoit prise de mourir plutôt que d'épouser la fille de la Comtesse de Tuln, & de tâcher de mériter par toutes sortes de respects & de services, l'honneur & la félicité de referrer encore par les nœuds sacrés du mariage, les liens dont la nature les avoit unis.

La jeune Comtesse étoit trop touchée pour pouvoir répondre: son silence & ses regards se faisoient assez entendre; & le Marquis, faisant semblant de vouloir admirer le portrait de la Marquise de Ferrantino, prit la main de Mademoiselle de Cerni, & la ferrentement sans qu'aucune résistance lui donnât lieu de craindre qu'elle s'irritât de la démarche qu'il avoit dessein de faire auprès de M. & de Madame de Cerni.

Il se rendit dès le lendemain matin à l'Hôtel de Cerni, & demanda si M. le Comte étoit visible; on le fit entrer, & M. de Cerni surpris de voir le jeune Marquis si matin, lui demanda quel vent favorable l'avoit amené; le Marquis sans perdre de temps lui déclara qu'un obstacle invincible s'opposoit au mariage projeté par le Baron d'Austerlitz: qu'il lui auroit & à Madame la Comtesse la plus parfaite obligation de vouloir bien se joindre à lui pour représenter à Madame sa mere, dont l'arrivée étoit prochaine, l'impossibilité où il étoit d'exécuter ses ordres en épousant la Marquise de Tarezin; que la passion la plus vive pour la plus aimable personne du monde, opposoit un obstacle insurmontable à cette union, & qu'enfin il venoit le supplier d'agréer qu'il aspirât à l'honneur de devenir l'Epoux de Mademoiselle de Cerni.

L'air animé & respectueux dont le Marquis d'Ardonna accompagna ce discours le fit écouter avec plaisir. Le Comte lui répondit, qu'il lui faisoit

beaucoup d'honneur ; que s'il persistoit dans les résolutions dont il venoit de lui faire part, à l'arrivée de Madame sa mère, ce seroit à lui à faire en sorte d'obtenir d'elle une rupture si difficile, & qu'il ne doutoit pas que son Epouse n'en fût comme lui très-flattée ; mais qu'il devoit sentir qu'il leur seroit impossible, à tous égards, de porter les premières paroles d'une négociation de cette nature.

Il falloit souscrire à cette réponse, pour ne pas risquer de déplaire : le jeune Marquis entra dans les raisons de M. de Cerni, & lui fit mille remerciemens des bontés & des conseils dont il venoit de l'honorer ; il le pria de lui en accorder la continuation en disposant également Madame la Comtesse en sa faveur.

Dès que M. d'Ardon fut sorti, le Comte entra dans l'appartement de Madame de Cerni, & lui fit part de la conversation qu'il venoit d'avoir avec le jeune Marquis ; la Comtesse y parut sensible, & dit à M. de Cerni, qu'elle

ne seroit point fâchée de voir le Marquis d'Arдона reussir dans ses entreprises; mais que ce n'étoit pas une petite affaire; ils convinrent cependant qu'il étoit impossible de tarder davantage, à répondre à l'honneur que Madame la Baronne de Neufbourg, & M. son fils lui avoient fait; & que si Mademoiselle de Cerni, persistoit dans l'éloignement qu'elle paroissoit avoir pour le jeune Baron, il seroit à propos d'en prévenir Madame de Neufbourg, & de l'engager à faire entendre raison à M. son fils, sur l'inutilité de ses poursuites.

Conformément à ce plan, Monsieur & Madame de Cerni représentèrent à Mademoiselle leur fille, que l'éloignement qu'elle avoit témoigné pour un établissement lorsqu'ils lui avoient fait part de la demande de Madame de Neufbourg, ne leur avoit paru fondé sur aucun motif capable de la déterminer à laisser échapper une occasion aussi favorable de faire une alliance en épousant l'héritier des riches Domaines

de la maison de Neufbourg, que l'attachement & les soins du jeune Baron auroient dû obtenir quelque retour de sa part, & que, sans des raisons essentielles de se refuser à une proposition aussi flatteuse, il n'étoit pas naturel qu'elle fût plus long-temps contraire à un mariage capable de faire son bonheur & celui du jeune Baron.

Mademoiselle de Cerni avoit le cœur extrêmement bon, & avoua ingénument qu'elle ne pouvoit se dissimuler la reconnoissance qu'elle devoit aux soins dont M. de Neufbourg l'avoit honorée, qu'elle n'en étoit point ingrate, & que d'ailleurs le penchant que témoignoit pour lui des personnes à qui le respect la rendoit entièrement soumise, seroit seul capable de la déterminer à la plus prompte obéissance, si elles lui ordonnoient d'accepter le Baron pour Epoux, mais que si leur tendresse paternelle pouvoit permettre qu'elle déclarât ses sentimens, l'unique grace qu'elle auroit à demander seroit de ne la point livrer au déses-

poir où la reduiroit sa soumission à leurs ordres.

Cette réponse, à laquelle le Comte & la Comtesse s'étoient bien attendus, fut décisive pour la tendresse de l'infortuné Baron; Madame de Cerni se chargea du soin d'en adoucir la rigueur à son amie, la Baronne de Neufbourg, voyant bien qu'il ne restoit aucune espérance à M. son fils de parvenir au but qu'il s'étoit proposé, chercha les moyens de le préparer à la fâcheuse nouvelle qu'elle avoit à lui annoncer.

Dans cette vue elle prétextra des affaires extrêmement importantes, à sa terre, elle parut même si pénétrée de douleur de n'y pouvoir aller mettre ordre, ou d'être obligée de s'éloigner seule, pour ne pas interrompre les affiduités de son cher fils auprès de la jeune Comtesse, que le Baron touché de la peine excessive où Madame sa mere paroissoit être, lui offrit d'avoir l'honneur de la suivre, & de ne la point quitter pendant tout le temps qu'elle dit lui être nécessaire pour les

arrangemens qu'elle avoit à faire dans ses Domaines.

Dès qu'ils furent arrivés au château de Neufbourg, le principal soin de la Baronne fut de mettre en œuvre tout ce qu'elle crut capable de dissiper son fils & de le dédommager un peu de l'éloignement de sa chère Comtesse.

Elle imagina mille divertissemens, & y invita toute la noblesse de son voisinage ; ce n'étoit que parties de chasse, festins, concerts, feux d'artifices ; le goût & la magnificence, trop souvent divisés s'étoient réunis pour embellir ces aimables fêtes, & la nécessité d'en faire les honneurs, contribuoit encore plus que l'amusement qu'elles étoient capables de lui procurer, à étourdir le jeune Baron sur les tourmens de l'absence.

La Comtesse de Tuln & la Marquise de Tarezin étant voisines de la Baronne de Neufbourg, furent du nombre des Dames invitées à ces fêtes. La curiosité de connoître la Marquise, dont le jeune Baron favoit que le mariage avec le pa-

rent de la Comtesse de Cerni, étoit prêt à se conclure, l'engagea à faire plus assidument sa cour à cette charmante Veuve qu'aux autres Dames qui composoient ces brillantes assemblées.

La Marquise de Tarezin étoit une beauté régulière, elle avoit autant d'esprit que d'attraits; les hommages que les Palatins & les Seigneurs de Pologne les plus distingués avoient rendus à ses charmes, lui avoient inspiré une noble fierté qui en relevoit l'éclat, & que l'on ne pouvoit s'empêcher d'excuser dans une Dame de sa naissance & de son rang.

La supériorité que tant d'avantages lui donnoient sur les autres belles, & les attentions respectueuses du jeune Baron, étoient bien capables de lui faire naître le desir d'enchaîner ce nouveau Captif à son char. Dans cette pensée, elle reçut ses prévenances avec toutes les distinctions qu'autorisoient les égards dûs au Fils de Madame de Neufbourg, chez qui elle se trouvoit; & tout enthousiasmé qu'é-

toit le jeune Baron du mérite réel de Mademoiselle de Cerni, il ne laissa pas de sentir la différence infinie qu'il y avoit entre ses froideurs pour lui, & les procédés flatteurs de la Marquise de Tarezin : d'ailleurs la facilité de s'entretenir aussi souvent qu'il le desiroit avec cette Dame de sa passion pour Mademoiselle de Cerni, lui faisoit trouver mille charmes dans les conversations qu'il avoit avec cette charmante Veuve. Madame de Tarezin de son côté n'étoit point fâchée de saisir l'occasion de savoir du Baron quel étoit le Marquis d'Arдона, & lui faisoit sans affectation différentes questions sur sa personne & son esprit. Elle eut lieu d'être satisfaite de tout ce que le Baron de Neufbourg lui en put apprendre; il ignoroit que le Marquis d'Arдона fût son rival, & rendit justice à son mérite.

La jeune Marquise étoit aussi bien éloignée de soupçonner que le Marquis d'Arдона, qui n'avoit quitté la France que pour venir s'attacher à elle

par des liens indissolubles, pût former d'autres vœux ; cependant elle s'étonna de son peu d'empressement à la voir, & de la tranquillité avec laquelle il attendit l'arrivée de M. le Comte de Tulu : mais la Marquise étoit trop haute pour ne pas dissimuler le dépit secret qu'elle en ressentait.

Cependant la Baronne de Neufbourg cherchoit toujours quelque moyen de préparer son Fils à la réponse affligeante qu'elle avoit à lui apprendre. Les amusemens qu'elle avoit procuré au jeune Baron avoient à peine dissipé quelques instans l'idée de sa chère Comtesse, dont il desiroit ardemment de revoir les charmes.

Il vint dans l'esprit à la Baronne de profiter de l'occasion d'une Comédie, mêlée de danses & de chants, dont les Seigneurs & Dames qui étoient chez elle devoient être eux-mêmes les Acteurs, pour faire présager au jeune Baron la douleur qu'il devoit ressentir. Elle envoya secrètement à Vienne une voiture avec un mot d'écrit, pour

une des plus célèbres Actrices de l'Opéra. A son arrivée au Château, Madame de Neufbourg l'engagea à paroître, sans être attendu, au milieu d'un divertissement de Bohémiens & de Bohémiennes, qui devoit terminer cette Comédie, où le jeune Baron avoit un rôle.

La Baronne, après avoir suffisamment instruit cette Actrice du motif qui l'avoit déterminée à la prier de chanter dans ce divertissement, lui remit un air qui étoit, ainsi que les paroles, de sa composition, & la fit habiller par une de ses femmes, dont elle connoissoit la discrétion, dans un déguisement semblable à celui des autres Dames qui devoient paroître en Bohémiennes.

La Piece qui avoit été plusieurs fois répétée, fut jouée de maniere à faire grand plaisir à toute l'assemblée, sans que l'Actrice confidente sortît du Cabinet où la Baronne l'avoit cachée; mais au moment que le divertissement commença, elle se mêla, à la faveur

de son déguisement, avec les autres Bohémiennes qui entrèrent sur le Théâtre, & chanta les paroles suivantes, qu'elle adressa gracieusement au jeune Acteur pour qui elles avoient été composées.

Pourquoi d'une inutile attente,
Tendre Amant, flatter votre espoir ?
Non ; n'espérez jamais de voir
Couronner votre ardeur constante.

L'aimable Objet, dont la beauté
Vous a soumis à sa puissance,
Sous les loix de l'indifférence,
Peut-il donner le prix à la fidélité?

Imitez la froideur extrême;
Portez ailleurs vos desirs amoureux:
C'est en changeant d'amour que l'on devient
 heureux,
Quand on n'est pas aimé comme l'on aime.

Mon Art m'apprend que votre cœur
Souffre dans ce moment une peine cruelle:
Mais l'Amour, ce charmant Vainqueur,
Doit vous faire brûler d'une flamme plus belle,
Et vous faire jouir du plus parfait bonheur:
C'est l'Arrêt du Destin qu'ici je vous révèle.

Ce morceau chanté avec ame, par la célèbre Actrice, fit tout l'effet que Madame de Neufbourg s'en étoit promis. Toute la compagnie, & surtout les Acteurs qui connoissoient mieux la Piece qu'ils venoient de représenter, demeurèrent dans une surprise sans égale de cette apparition inattendue, & du talent prodigieux de la Bohémienne.

Le Baron surpris, confus, embarrassé, baissoit les yeux, & ne pouvoit comprendre d'où lui venoit cette prédiction. Quoiqu'il lui fût impossible d'en percer le mystere, il en parut frappé, & s'en allarma vivement. Il demeura immobile, & la Bohémienne disparut comme un éclair: on ne s'avisa pas de la suivre. Chacun demandoit tout bas quelle étoit cette aventure, & personne n'en pouvoit rien conjecturer qui parût vraisemblable.

Depuis ce jour le jeune Baron resta dans une mélancolie extrême; ce qu'il avoit entendu repassoit nuit & jour dans son esprit. Son amour en tiroit un fatal augure, & la crainte d'être

confirmé dans les soupçons qu'il formoit, l'empêchoit de les confier à Madame sa Mere. Mais le silence qu'elle gardoit de son côté, sur l'épisode qu'elle avoit ajouté à la Comédie, déterminâ enfin le Baron à s'éclaircir de son sort. Il supplia la Baronne avec instance de lui permettre d'aller faire un tour à Vienne, ne pouvant plus longtemps résister au desir pressant d'aller faire sa cour à Mademoiselle de Cerni.

Eh quoi! mon Fils, lui répondit la Baronne, vous voulez déjà m'abandonner, & la complaisance qui vous a déterminé à m'offrir de tout quitter pour me suivre en ce Château est si-tôt épuisée! Tout vous rit ici, quelles douceurs vous y feroient refusées, si vous vouliez en sentir le prix? Votre jeune Comtesse est-elle donc la seule aimable personne qu'il y ait au monde? Et n' imaginez-vous rien de plus délicieux que de soupirer sans cesse pour une beauté, dont le cœur n'est capable de ressentir aucune impression des feux dont on brûle pour elle? Quel fruit

avez-vous tiré jusqu'à ce jour de vos soins empressés, & de quel espoir, ceux dont-elle dépend, ont-ils flatté votre amour? Croyez moi, tâchez de triompher d'une passion qui ne serviroit qu'à troubler le repos de votre vie; est-ce à votre âge qu'on doit se piquer de constance, quand elle n'est pas payée du retour qu'elle mérite?

Ces mots prononcés avec le zele de la plus tendre amitié, firent sentir au Baron la justesse de ses conjectures, ses larmes qui couloient en abondance, exprimoient assez l'excès de sa peine; il ne desira pas d'autre éclaircissement, & demanda à Madame de Neufbourg la permission de se retirer dans son appartement, pour dérober à tous les yeux la douleur extrême dont il étoit pénétré.

Tandis que le cœur du jeune Baron étoit livré aux plus cruelles amertumes, & que Madame sa Mere cherchoit tous les moyens capables d'apporter quelque soulagement à ses maux, Mademoiselle de Cerni, occupée de
soins

soins bien différens, ignoroit à Vienne que l'on souffroit ailleurs pour elle. L'arrivée de Monsieur & de Madame d'Austerlitz, ne permettoit plus au Marquis d'Ardon de retarder l'aveu qu'il avoit à leur faire de sa passion pour la jeune Comtesse. Le Baron d'Austerlitz n'avoit entrepris, dans un âge avancé, un si long voyage que pour avoir la satisfaction de voir finir le veuvage de la Marquise de Tarezin, sa Niece, avec le Fils de la personne du monde qui lui étoit la plus chère; il se faisoit un plaisir sensible de témoigner à Madame d'Austerlitz, combien il avoit à cœur la conclusion du mariage de Monsieur son Fils. Déjà même le jour de se rendre à la Terre de Madame la Comtesse de Tuln étoit prêt: le jeune Marquis avoit gardé un profond silence à Madame sa Mere sur l'éloignement qu'il avoit pour cette alliance, & sur sa passion pour Mademoiselle de Cerni. Mais la Baronne avoit conjecturé, du peu d'empressement de son Fils à voir celle qui lui étoit destinée, qu'il avoit

Partie I.

F

peut-être le cœur pris pour quelque Dame Françoisse, quand il avoit reçu ses ordres de se rendre à Vienne. Il lui vint aussi en pensée que les assiduités qu'il avoit eues chez le Comte & la Comtesse de Cerni, lui auroit bien pu occasionner de l'inclination pour Mademoiselle leur Fille, qui, sur la peinture qu'elle se souvenoit bien de lui avoir faite à la lettre de la Marquise de Ferrantino, de la figure & du caractère du jeune Marquis, avoit paru prendre un assez vif intérêt à la peine qu'elle souffroit alors de son éloignement. La Baronne qui n'avoit eu en vue que l'avantage & le bonheur de ce cher Fils, dans le projet de son mariage avec la Niece du Baron d'Austerlitz, ne put se résoudre à la conclusion de cette affaire, sans avoir éclairci les différens soupçons que lui avoient fait naître la froideur du Marquis d'Ar dona pour la Marquise de Tarezin.

Dans cette vue Madame d'Austerlitz, après avoir conjuré Mademoiselle de Cerni, au nom de la tendre amitié

dont elles étoient unies, de lui répondre avec toute la sincérité & la confiance qu'elle se flattoit de mériter de sa part, la pria de lui avouer si le Marquis lui avoit paru aimable, & quelle impression elle croyoit avoir fait sur son cœur. Cette question embarrassâ Mademoiselle de Cerni ; elle chercha d'abord à se dispenser de répondre, en paroissant surprise que la Baronne pût imaginer que Monsieur son Fils, à la veille de former un engagement, fût capable de s'occuper d'autres pensées. Mais la Baronne l'ayant pressée de s'expliquer plus clairement, en l'assurant que son intention n'étoit point de forcer l'inclination de son Fils, & qu'elle ne pourroit être que flattée du retour favorable dont une personne d'un mérite aussi distingué que celui de Mademoiselle de Cerni, auroit payé ses sentimens pour elle. La jeune Comtesse ne put se défendre d'avouer à cette parfaite amie que le Marquis lui étoit cher, & qu'elle n'avoit point attendu, pour se prévenir en sa faveur, qu'il lui eût

déclaré sa passion, ni même qu'il se fût offert à sa vue, puisque depuis le jour qu'elle avoit appris de la Baronne elle-même, de quel prix étoit son cœur, elle n'avoit cessé de desirer de le rendre un jour sensible.

Madame d'Austerlitz ne fut pas peu surprise d'apprendre l'effet qu'avoit produit, sur la jeune Comtesse la peinture qu'elle lui avoit faite du Marquis d'Arдона; elle assura son amie qu'elle employeroit tout son crédit auprès de M. le Baron d'Austerlitz pour l'engager à trouver les moyens de rompre le mariage projeté, & ajouta qu'elle desiroit avec tant d'ardeur de contribuer au bonheur de deux personnes qui lui étoient si chères, qu'elle ne trouveroit point d'obstacle insurmontable, quand il s'agiroit de parvenir au succès de cette entreprise.

Cette promesse remplit le cœur de Mademoiselle de Cerni des plus douces espérances, & la reconnoissance la plus parfaite en fut le prix. Mais quelle apparence qu'un projet aussi

difficile à exécuter pût réussir ? Le zele ne voit rien d'impossible ; la difficulté l'augmente ; le mauvais succès le détruit.

Madame d'Austerlitz , animée par la tendresse maternelle, & pressée par l'amitié, mit en usage toutes les ressources de son imagination, pour résoudre son Mari à renoncer au mariage de sa Niece avec le Marquis d'Arдона. Après l'avoir préparé par mille discours obligeans à la demande qu'elle avoit dessein de lui faire, elle lui laissa entrevoir l'embarras où elle étoit pour lui confier, sans risquer de lui déplaire un secret qu'elle avoit peine à lui déclarer. Le Baron chercha à la rassurer, en lui disant qu'elle n'avoit pas à craindre de le défobliger par des marques de sa confiance ; il lui promit de prendre en bonne part tout ce qu'elle pourroit avoir à lui apprendre, & la pria instamment de ne le pas laisser plus longtemps dans l'incertitude. La Baronne voulant profiter du desir qu'il avoit de savoir de quoi il pouvoit être que-

tion, lui dit qu'elle ne pouvoit lui dévoiler ce mystere, qn'il n'eût la bonté de lui promettre de lui accorder une grace importante qu'elle avoit à lui demander. La curiosité du Baron, irritée par la résistance de Madame d'Austerlitz, le détermina à lui protester qu'il n'avoit rien à lui refuser, & qu'elle étoit maîtresse de disposer à son gré de tout ce qui dépendoit de lui, ne desirant avoir d'autres volontés que les siennes.

Madame d'Austerlitz, enhardie par ces promesses, n'hésita plus à lui avouer l'obstacle que la passion de son Fils mettoit à son mariage avec la Marquise de Tarezin, & supplia le Baron, avec les dernieres instances, de faire en sorte que cette affaire pût prendre un tour favorable aux sentimens du jeune Marquis; elle ajouta qu'elle ne pouvoit le voir contraint de faire une alliance, qui, toute glorieuse qu'elle seroit pour lui, le feroit mourir de douleur en l'arrachant à l'objet de son amour, sans ressentir elle-même la peine

la plus dure, & suivre ce cher Fils au tombeau.

Ce discours accompagné de quelques larmes toucha sensiblement le Baron, qui aimoit éperdument Madame d'Austerlitz, mais après lui avoir témoigné la part qu'il prenoit aux sentimens que la tendresse maternelle lui inspiroit, il tâcha de lui faire comprendre l'impossibilité où il étoit de reculer, & la pria de trouver bon qu'il lui représentât la nécessité où le jeune Marquis se trouvoit de prendre sur lui, pour se déterminer à voir ce mariage d'un autre œil, puisqu'il ne lui restoit aucune voie pour le rompre, après les paroles d'honneur qu'ils avoient eux-mêmes données par écrit à la Comtesse de Tulu, & à la Marquise de Tarezin, qui ne pourroient jamais leur pardonner l'affront qu'ils feroient à ces Dames, en manquant à des promesses si authentiques.

Le refus formel de consentir à la rupture du mariage arrêté, que le Baron se crut obligé de faire à Madame

d'Austerlitz, étoit fondé sur des raisons solides, & le regret sincère qu'il lui témoigna de ne pouvoir répondre à ses desirs, n'ayant plus la liberté du choix sur cette affaire, fit encore mieux sentir à la Baronne la justice de ses représentations. Elle ne put disconvenir que ce qu'elle demandoit ne fût susceptible de grandes difficultés : mais elle supplia le Baron d'y réfléchir encore, de tâcher de découvrir quelque moyen de prévenir les suites funestes d'un hymen formé sous de pareils auspices.

Monsieur d'Austerlitz auroit bien souhaité pouvoir donner à la Baronne des preuves de sa complaisance & de sa tendresse : il ne pouvoit d'ailleurs se dissimuler l'inconvénient de donner sa Niece au Marquis d'Ardonna prévenu d'une autre passion, mais le Baron étoit fort sensible au point d'honneur, & il sentoît que l'affront du refus que ce jeune Seigneur feroit de la Fille de la Comtesse de Tulln, sa Sœur, réjailliroit sur lui : cette réflexion l'emporta sur toutes les autres, & tout ce que la Ba-

ronne put dire pour l'engager à changer le jour pris pour aller faire la demande de la Marquise de Tarezin, ne put déterminer M. d'Austerlitz à différer ce malheureux voyage. Il avoit pris son parti, il n'écoula plus ni plaintes ni soupirs; les prières de la Baronne furent inutiles, ses beaux yeux versèrent en vain les larmes les plus touchantes; rien ne put ébranler la résolution du Baron; il demeura inflexible, & il fallut se résoudre à l'accompagner à la Terre de la Comtesse de Tuln.

Dans quel état Monsieur & Madame d'Austerlitz laisserent-ils le jeune Marquis à sa chere Comtesse? Elle éprouva dans ce moment fatal les mêmes tourmens que ses rigueurs avoient fait souffrir à l'infortuné Baron de Neufbourg. Qu'il eût été bien vengé, s'il eût été à portée d'être témoin de sa douleur!

Ainsi le Dieu qu'on adore à Cythere,
Fieres Beautés, vous fait à votre tour
Sentir le poids de sa colère.
„C'est l'Amour seul qui peut venger l'Amour.

Tandis que le Marquis, désespéré du mauvais succès des bontés de Madame d'Austerlitz, cherchoit à consoler Mademoiselle de Cerni, par de frivoles espérances, que lui-même ne voyoit aucun jour de pouvoir réaliser, dans la cruelle conjoncture où ils se trouvoient; sa triste Mere, forcée de souscrire aux volontés de son Epoux, approchoit avec lui du terme du voyage qui devoit mettre le comble aux maux de son Fils, & décider de son sort.

Arrivés au Château de la Comtesse de Tulln, M. le Baron d'Austerlitz après avoir présenté la Baronne à sa Sœur & à sa Niece, leur fit part du sujet de leur visite, en les priant d'agréer qu'une nouvelle alliance resserrât encore les nœuds qui attachoient sa maison à celle de Madame d'Austerlitz, & de recevoir favorablement la demande qu'elle avoit l'honneur de leur faire de Madame la Marquise de Tarezin pour Monsieur le Marquis d'Arzona son Fils.

On ne peut être plus reconnoissante, répondit la Comtesse de Tulu, que je le suis de l'honneur que nous fait Madame la Baronne de nous proposer une alliance aussi flatteuse : la naissance & le mérite de M. le Marquis d'Arдона nous font sentir tout le prix de l'offre de sa main ; mais ces avantages dédommageroient-ils une épouse, dont le cœur entier seroit à son époux, de voir brûler le sien d'une flamme qu'une autre auroit eu le bonheur d'allumer ? La Marquise d'Arдона pourroit-elle se résoudre à souffrir tranquillement, qu'un bien si précieux pour une épouse vertueuse & délicate, fut au pouvoir d'une rivale ? Car nous n'ignorons pas Madame, de quelle douleur M. votre fils seroit en ce moment pénétré, s'il pouvoit apprendre que ma fille fût disposée à recevoir sa foi, & que je fusse capable de la livrer à la honte d'aimer sans espoir de retour. Non, nous ne serons point les Auteurs de leur tourment, & la Marquise de Tarezin ne m'est pas moins chère, Madame, que

vous l'est un fils que rien ne vous doit forcer d'immoler à nos conventions mutuelles ; notre honneur ne dépend que de nous-mêmes , & les paroles données peuvent être réciproquement rendues , sans que personne ait lieu de s'en offenser , quand il s'agit de prévenir le malheur des nôtres ; en un mot, si Mademoiselle de Cerni mérite les soins du Marquis d'Arдона , le Baron de Neufbourg est digne de l'estime de la Marquise de Tarezin : l'infortune de cet amant a touché le cœur de ma fille, il l'aime tendrement , & vous devez, M. & Madame , approuver la résolution que j'ai prise de les unir par un heureux mariage ; je n'aurois pas permis que vous vous fussiez donnés la peine, l'un & l'autre, de vous rendre à mon château, si ce nouveau motif ne m'eût fait desirer, avec passion, l'honneur de vous y recevoir ; mandez, Madame, sur le champ à M. votre fils une nouvelle si consolante, afin qu'il ait la joie d'être le premier à l'apprendre à Mademoiselle de Cerni, agréez qu'ils

sachent aussi la part que Madame de Tarezin & sa mere prennent à leur prochaine félicité.

Jamais étonnement ne fut égal à celui que ces paroles causerent au Baron d'Austerlitz; il demeura interdit tandis que la Baronne embrassa mille fois Madame la Comtesse de Tulln, & la jeune Marquise de Tarezin, en les assurant qu'elle conserveroit, toute sa vie, le souvenir des généreuses bontés dont elles l'honoroient & qu'elles vouloient bien étendre sur ses chers enfans.

La Baronne d'Austerlitz demanda ensuite la permission de passer dans un cabinet pour exécuter les ordres de Madame la Comtesse, en faisant part à son fils de la surprenante métamorphose de sa situation; elle chargea aussi le courier d'un mot de lettre pour faire tenir à la Marquise de Ferrantino, par lequel elle la supplioit d'honorer de son approbation le mariage de son petit neveu avec sa petite fille.

Dès qu'elle fut rentrée, Madame la Comtesse de Tulln lui présenta & à Ma-

dame d'Austerlitz, le jeune Baron de Neufbourg, qui leur confirma le favorable changement qui du plus malheureux des amans, sous les loix de Mademoiselle de Cerni, l'alloit rendre le plus fortuné des époux sous celle de la jeune Marquise de Tarezin; il joignit ses prieres à celles de Madame sa mère & des autres Dames, pour engager le Baron & la Baronne d'Austerlitz à lui faire l'honneur d'assister à la cérémonie de ses nœces, dont le jour fut avancé en leur faveur.

Après avoir été témoins du bonheur de ces tendres époux, M. & Madame d'Austerlitz retournerent en diligence à Vienne, où ils obtinrent facilement du Comte & de la Comtesse de Cerni leur consentement à l'union du Marquis d'Ar dona avec Mademoiselle leur fille : la joie extrême qu'un succès si désiré causa à ce jeune Seigneur, fut un peu tempérée par l'attente des dispenses nécessaires, que le Pape voulut bien accorder à M. de Cerni qu'il avoit connu dans sa jeunesse à Bologne,

avec les glorieuses marques d'une
estime particuliere.

La réponse gracieuse que Madame
d'Austerlitz reçut en même temps de
la Marquise de Ferrantino, acheva de
mettre le comble à la félicité du Mar-
quis d'Arдона, & de la jeune Comtesse
de Cerni.

Enfin ces deux amans virent en 'ce beau jour
Le calme & les plaisirs succéder à l'orage,
Et l'hymen couronné par les mains de l'amour
Du plus tendre des Dieux fixa l'humeur volage.



TROISIEME MATINÉE.

*Cydalise & Sergy, ou le pouvoir de
la Beauté.*

NÉE de parens vertueux & qui jouissoient à juste titre de l'estime publique, Cydalise avoit vu, dès sa tendre jeunesse, passer presque toute leur fortune dans des mains étrangères, avec le gain d'un procès injuste. Un coup aussi inespéré ne lui avoit fait envisager la vie, dès son aurore, que comme une source inépuisable de chagrins. Toujours présente à sa pensée, cette triste époque la lui rendoit d'autant moins supportable, qu'elle la forçoit d'être témoin de revers mille fois plus affligeans que l'appareil du trépas. Semblable à une rose qu'on voit se flétrir sur sa tige, & se dessécher presque en un instant, lorsque trop exposée aux ardeurs du soleil, elle en reçoit des impressions trop vives & trop multipliées,

pliées, on avoit craint qu'une fièvre meurtrière ne s'allumât dans son sang, & ne la conduisît bientôt aux portes de la mort. Par-là ses infortunés parens auroient vu mettre le comble à leur affliction, & la perte d'une fille aussi chère les eût inmanquablement entraînés après elle dans la nuit du tombeau.

Mais la raison chez Cydalise avoit devancé les années : le ciel, qui ne cesse jamais de protéger l'innocence, lors même qu'il paroît être témoin sensible à ses malheurs, avoit soutenu la patience de Cydalise; il avoit veillé lui-même sur les jours de cet aimable enfant : une éducation soignée, soutenue & aidée par l'amour des vertus, dont elle avoit tous les jours devant les yeux des exemples vivans dans la personne de ses pere & mere : que fais-je encore ? une connoissance exacte de ce qu'elle leur devoit, jointe à l'idée consolante de pouvoir leur être utile ; toutes ces considérations, & de plus puissantes encore, étoient venues à son secours, & l'avoient consolée bien plus

Partie I.

G

efficacement que ne l'eussent pu faire, dans un âge plus avancé, la prétendue philosophie, & le stoïcisme non moins prétendu des esprits forts. Elle avoit été tout à la fois l'objet & le témoin de tous ces revers, sans en être accablée: il y a plus, elle s'étoit constamment montrée supérieure à sa mauvaise fortune, & on l'entendoit souvent répéter que le sort pourroit bien la persécuter quelquefois, mais que jamais il ne fauroit l'abattre.

Réduite à subsister du travail de ses mains, Cydalise parrageoit avec les chers auteurs de ses jours, un pain qu'elle arrosoit de ses sueurs: elle leur rendoit en quelque sorte au centuple le bienfait de l'existence qu'elle en avoit reçu, elle étoit en même-temps l'unique soutien, la consolation la plus douce de leur vieillesse; ils aimoient à revivre en elle, à lui prodiguer leurs embrassemens & leurs caresses; & Cydalise, à son tour, sembloit puiser une nouvelle vie dans leur sein, pour se les conserver & pour les aimer. Com-

bien elle étoit belle ! combien elle étoit aimable ! combien elle étoit vertueuse & honnête ! jamais , non , jamais la Georgie & la Circassie ne produisirent une beauté si accomplie & si parfaitement régulière. Sa taille étoit grande & majestueuse ; elle avoit un maintien doux & honnête , le port noble & gracieux , & l'on voyoit dans sa physiologie les graces les plus tendres s'allier , sans rien perdre , à l'air le plus imposant & le plus modeste. Elle étoit jeune ; mais on ne remarquoit pas en elle cette étourderie si commune aux personnes de son sexe & de son âge , qui n'ont que des agrémens imparfaits , & qui peuvent bien amuser les yeux , mais qui ne sauroient aller jusqu'au cœur. Cydalise étoit dans cet âge vraiment aimable , qui met la beauté dans tout son jour , les graces dans toute leur force ; en un mot , elle étoit comme un composé de graces & de majesté , & une extrême douceur , en même - temps qu'elle modéroit l'éclat de l'une , faisoit aimer davan-

rage les autres & leur donnoit plus de prix; aussi tant d'attraits & de perfection rendoient-ils Cydalise l'exemple & l'amie de ses compagnes: le moyen qu'elle ne fît pas en même-temps l'amour & les délices des personnes respectables à qui elle étoit redevable de tout, & de qui elle aimoit tant à dépendre?

Personne au monde n'étoit moins répandu ni plus difficile à se communiquer que les parens de Cydalise: elle atteignoit à peine sa vingttieme année, lorsqu'une maladie épidémique, qui régnoit à Vérone, lui enleva sa mere: elle fut inconsolable de cette perte, & Clidaman, son pere, n'en fut pas moins vivement affecté. Cependant, après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse, il s'étoit retiré à la campagne, & avoit fixé son séjour dans un hameau situé à quelques milles de Vérone. Il y menoit une vie très-retirée, & tout-à-fait conforme à l'antipathie qu'il avoit toujours eue pour le fracas & le tumulte des villes; quelques livres de

morale & de philosophie, qu'il avoit fauvés des débris de sa fortune, faisoient presque son unique compagnie; ils dissipoient sa mélancolie, le rendoient moins sombre, & adoucissoient à Cydalise les ennuis de sa solitude: partagé entre sa chere fille & ses livres, on eût dit que Clidaman vouloit être étranger à l'Univers.

Clidaman avoit quelques amis, & il étoit bien digne d'en avoir: de ce nombre étoient M. & Madame de Saint J**. Ils avoient été anciennement attachés à des maisons illustres, & quelques-uns de leurs proches parens exerçoient encore, dans une Cour étrangere, des emplois non moins honorables que lucratifs. Quant à leur fortune, elle consistoit presque toute dans une honnête médiocrité, bien préférable aux richesses. Ils jouissoient en quelque sorte, chez leur nouvel Ami, des privilèges de l'égalité, & cette égalité elle-même ferroit plus fortement les beaux nœuds qui les unissoient: elle augmentoit, aux yeux des

uns & des autres, le prix & les charmes de leur commune amitié, & leur y faisoit trouver tous les jours de nouvelles douceurs.

Quelle union que celle qu'on voyoit régner entre des personnes aussi dignes & aussi jalouses de l'estime publique ! Quel exemple que celui qu'ils se donnoient mutuellement de l'amour des vertus & du devoir ! Ils s'applaudissoient de se connoître, ils se trouvoient heureux de s'aimer.

Cependant on ne parloit plus dans tout le voisinage que de Cydalise, & sa beauté faisoit encore moins de bruit que sa sagesse & ses vertus. La jeune Noblesse, impatiente de la voir, venoit en foule des environs, pour s'assurer si l'on n'exageroit pas les charmes de Cydalise ; mais on ne la rencontroit nulle part : elle étoit toujours auprès de son pere, & ne le quittoit pas un seul instant : on se récrioit contre l'apathie de Clidaman ; on l'accusoit de recéler injustement un trésor dont le ciel ne l'avoit fait que le dépositaire.

Un jeune Marquis témoignoit plus d'enjouement encore que les autres; on l'appelloit Sergy; &, sur le simple exposé qu'on lui avoit fait des charmes de Cydalise, il en étoit devenu éperdument amoureux; ce devoit être un grand préjugé en faveur de cette belle, que la vivacité de son amour; car jusques-là Sergy n'avoit été capable d'aucun attachement solide & constant: le nombre de ses infidélités étoit égal à celui de ses Maîtresses. Au reste, ses habits étoient magnifiques, ses diamans de la plus belle eau, ses bijoux élégans & des mieux choisis; il avoit de petites maisons, donnoit de petits soupers, médisoit des femmes, persifflait les hommes, & jouoit la comédie à ravir. Personne n'avoit de meilleurs chiens, de plus beaux fusils & de plus beaux chevaux: il en contoit à toutes les femmes, n'en rencontroit jamais de cruelles, faisoit ce qu'on appelle du bruit à la Cour: il étoit fêté, chéri, recherché dans tous les cercles; en un mot, c'étoit le plus parfait

étourdi, le plus accompli petit-maître que l'on connût ; il n'étoit bruit que de son faste & de sa dépense, & son luxe égaloit celui des plus riches Traitans.

Sergy connoissoit tous ses ridicules ; il prévoyoit bien que ce seroient autant d'obstacles à son amour, autant de motifs pour Clidaman de ne lui pas permettre l'entrée de sa maison ; tout cela le désespéroit : mais l'amour a-t-il jamais manqué de ressources ? Sergy prit le parti de feindre & de dissimuler ; d'abord son goût pour les plaisirs bruyans parut se ralentir ; sa passion pour le jeu devint moins vive & moins décidée ; il devint lui-même plus rare de jour en jour ; il évitoit avec soin de se trouver avec ses meilleurs amis ; &, quand il étoit contraint de les voir, c'étoit toujours avec un air inquiet & embarrassé, avec un esprit distrait, qui découvroit assez ce qui se passoit au fond de son cœur ; Cydalise & tous ses charmes se retraçoient à chaque instant à son souvenir : toujours oc-

cupé d'elle, même au milieu des jeux & des festins, Sergy se croyoit seul dans l'Univers.

Cette passion naissante étoit trop vive pour échapper entièrement aux regards pénétrans de ses amis; ils ne tarderent pas à s'appercevoir du changement subit qui s'étoit fait dans son caractère; on ne lui trouvoit plus cette aimable gaieté, cette folie exquise & délicieuse, qui faisoit l'ame de ses conversations; il n'avoit plus le même enjouement, la même vivacité d'esprit: un air sombre & mélancolique avoit succédé à cette naïveté dont il se pavoit à si juste titre: on ne douta plus que ce ne fût à quelque Belle qu'il falloit imputer une aussi étrange métamorphose; l'amour, & l'amour lui seul, pouvoit opérer de si grands prodiges.

Sergy, dès que sa conduite lui parut moins extravagante & plus régulière, ne songea plus qu'à mettre à profit les instans, & à chercher tous les moyens imaginables de lier con-

noissance avec Clidaman. Ce dernier, instruit du changement survenu dans la maniere de vivre du Marquis, persuadé d'ailleurs que ce changement étoit sincere, & gagné par M. de St-J**, que Sergy avoit su mettre dans ses intérêts, le reçut avec une sorte d'empressement : il eut pour lui tous les égards que lui méritoient son rang & sa qualité de Marquis.

Enfin, & c'étoit-là ce qui le flattoit uniquement, il lui permit de voir Cydalise avec cette honnête liberté, que ne sauroit désapprouver la vertu même la plus austere & la plus rigoureuse.

D'un côté, l'amour de la liberté inspiroit à Sergy une répugnance invincible pour l'hymen; c'étoit un joug onéreux & insupportable qui l'effrayoit, & il étoit bien résolu de ne former de sa vie d'union durable & permanente : de l'autre, il adoroit Cydalise; il n'y avoit de bonheur, de vrai bonheur pour lui que dans la possession de cet objet charmant; & s'il ne parvenoit à lui faire partager ses tendres sentimens, la vie

lui devenoit odieuse: il appelloit la mort à son secours. L'alternative étoit terrible, & ses appréhensions redoublaient à proportion des grands obstacles qu'il rencontroit dans l'exécution de son dessein.

Sergy d'ailleurs étoit bien persuadé que son amour pour Cydalise ne pouvoit avoir aucun succès, si l'honnêteté ne justifioit, du moins pour un temps, ses vues & ses démarches; c'étoit des commencemens que tout devoit dépendre, & c'étoit pour lui une nécessité indispensable de mettre Clidaman lui-même dans ses intérêts, en flattant son amour-propre.

Un soir donc qu'il étoit venu lui rendre une visite, & que Cydalise étoit absente, Sergy, après les premiers complimens, fit tomber adroitement la conversation sur elle: N'êtes-vous pas, lui dit-il, le plus heureux & le plus fortuné des peres? L'on est enchanté des attrails, des talens, de l'esprit de Cydalise: il n'y a qu'une voix pour elle; & c'est, de l'aveu de tout le

monde, la plus belle personne qu'on ait jamais connue dans toute la Province: convenez-en, vous avez une fille charmante; & s'il m'étoit permis d'aspirer au bonheur de devenir son époux, je me regarderois moi-même comme le plus heureux & le plus fortuné des hommes. Mais, reprenoit Clidaman, soit que cet aveu de la part de Sergy l'eût un peu déconcerté, soit que l'idée encore récente de ses dissipations ne lui permît pas de prendre le change, Cydalise n'a rien, non, absolument rien; on lui a enlevé, ainsi qu'à moi, toute sa fortune; elle est sans espérance de la recouvrer, & j'ai la douleur de ne pouvoir rien faire dans ce moment pour un enfant qui m'est si cher. Ah! Clidaman, reprit alors Sergy en lui serrant la main, pouvez-vous bien descendre avec moi dans de pareils détails? --- Ils sont humilians pour quelqu'un qui aspire à l'honneur de s'allier à une famille comme la vôtre: la beauté, les talens, les vertus de Cydalise, font-ce donc

là des choses indifférentes en elles-mêmes & des qualités qu'on puisse avoir ou n'avoir pas, sans en être plus ou moins estimable ? Ne sont-ce pas plutôt des richesses effectives, des trésors réels ? Est-il au monde une satisfaction plus grande que celle de partager une fortune immense avec une personne qu'on adore ? Clidaman, vous connoissez la mienne ; je la mets toute entière à vos pieds : trop heureux de pouvoir à ce prix mériter votre estime, & échanger tout ce que je possède contre la main de Cydalise !

Le retour de Cydalise ne permit pas à Sergy d'en dire davantage : elle avoit toujours vu le Marquis avec une sorte d'indifférence, à laquelle il n'étoit néanmoins que plus appliqué à lui plaire & plus jaloux d'y réussir ; le langage des yeux & tous ces petits soins, à qui l'amour lui seul peut donner du prix, étoient son unique ressource : elle commençoit à lui paroître insuffisante ; mais soit que son heure d'aimer fut enfin venue, soit que l'empressement du Mar-

quis la rendit moins rebelle aux douces impressions de l'amour, Cydalise l'avertit elle-même de l'heureux ascendant qu'il avoit su prendre sur son cœur; & Sergy, plus amoureux & plus passionné que jamais, lut dans les yeux de son Amante, le signal de son bonheur & de son triomphe.

Ce fut alors que Sergy fit l'impossible pour obtenir les faveurs de Cydalise: prières, lettres, cadeaux, tendres reproches, sermens enfin, rien ne fut épargné. Tout abuse un Amant crédule: il se persuade aisément ce qu'il desire: Sergy espéroit déjà de voir combler tous ses vœux: mais à tant d'artifices, Cydalise opposa toujours une fermeté inébranlable; rien ne la put séduire, & sa sagesse ne fut pas moins constante, que les assauts du Marquis étoient fréquens & multipliés.

Sergy, qui n'étoit rien moins que flatté d'un hymenée si disparat en apparence, & si disproportionné; & qui voyoit d'ailleurs que c'étoit en pure perte qu'il avoit compté, de la part de

Cydalise, sur une foiblesse, dont elle étoit moins capable qu'aucune autre, prétexta des affaires de famille, qui l'appelloient indispensablement à Paris, & fit tous les préparatifs nécessaires pour son voyage. Mais, avant de partir, il voulut voir Cydalise ; il lui fit les adieux les plus tendres, protesta qu'il ne l'oublieroit de sa vie, & qu'il lui rapporteroit incessamment un cœur, dont il lui faisoit le plus sincere hommage : il demandoit sur tout la grace d'obtenir son portrait, afin, disoit-il, que l'image de ce qu'il avoit au monde de plus précieux & de plus cher, lui tint, en quelque sorte, lieu de la réalité ; & que ce bijou, toujours présent à ses yeux, rendit plus supportable à son cœur les tourmens de l'absence. Cydalise & Clidaman son pere, ne crurent pas devoir lui refuser cette légère satisfaction ; celui-ci permit à sa fille de donner au Marquis cette nouvelle preuve de son amour ; elle détacha donc son bracelet, & Sergy l'ayant baisé avec transport, le serra soigneu-

sement dans son porte-feuille, qui se trouvoit sous sa main : il partit en se recommandant à leur souvenir.

On a dit des sermens qui se font en amour, qu'*autant en emporte le vent* ; cette maxime n'est malheureusement que trop vraie. Sergy, loin des yeux de Cydalise, ne tarda pas à reprendre son train de vie ordinaire. Les Courtisanes, éblouies de son luxe, se le disputoient les unes aux autres : c'étoit à qui le retiendrait plus long-temps dans ses lacs. Une sur-tout, célèbre par sa beauté, & qui joignoit à tous les dons heureux de la nature des talens enchanteurs qui deviennent, chez une jolie femme, un nouveau moyen de captiver les hommes, fut l'emporter sur ses rivales ; elle lui inspira la plus violente passion : Sergy se livra sans ménagement & sans réserve à cette femme dangereuse ; il oublia dans les bras de la volupté sa chère Cydalise, & avec elle tous les sermens qu'il lui avoit fait à son départ.

Sergy

Sergy s'étoit lié d'amitié avec un jeune Officier nommé Doriniere, qu'il avoit trouvé à Paris, & qui demeurait avec lui dans le même Hôtel : c'étoit le fils de M. de Saint-J**, ce bon ami de Clidaman. On juge aisément qu'il avoit eu occasion de voir Cydalise ; il l'avoit aimée long-temps avant que Sergy lui fit sa cour ; & le regret de ne pouvoir inspirer du retour, lui avoit fait prendre le parti des armes : il étoit pour lors en quartier d'hiver à Paris : Doriniere, en sa qualité d'ami, entroit à chaque heure du jour, sans se faire annoncer, dans l'appartement du Marquis : il surprit un jour entre ses mains le portrait de Cydalise : il n'eut pas de peine à la connoître ; mais il crut devoir dissimuler, & résolut, dès le même instant, de l'avoir à quelque prix que ce fût.

Sergy le mit bientôt à même, & lui présenta, sans y penser, le moyen de faire l'acquisition de ce bijou. Il avoit perdu vingt-cinq louis sur sa parole, & devoit les remettre sous vingt-

Partie I.

H

quatre heures. Sergy ne manqua pas d'avoir recours à la bourse de son Ami : Marquis, lui dit Doriniere, qui l'attendoit au trébuchet, il n'est qu'un moyen de voir combler vos desirs, & je vous en laisse le maître : c'est, ajouta-t-il, en montrant du bout du doigt le bracelet de Cydalise, de m'abandonner le portrait que voilà ; remettez - le moi, & les vingt-cinq louis sont à vous. Sergy trouva d'abord la proposition des plus singulieres, & la refusa. Mais Doriniere, qui jusqu'alors avoit fait mystere au Marquis, de son pays & de sa naissance, au lieu de se rebuter, le persuada par ce raisonnement : Ou ce portrait, lui dit-il, vous vient d'une personne qui vous est chere, ou seulement d'une personne qui vous est indifférente : dans les deux cas, que risquez-vous ? Si la Beauté dont il est l'image, vous est chere, vous pourrez facilement, & sous le plus léger prétexte, vous en procurer un autre : si au contraire votre cœur ne vous dit rien pour l'original, rien n'empêche,

je crois, que vous m'abandonniez cette copie. Eh bien ! Marquis , songez-vous ? ... Sergy avoit besoin d'argent ; il avoit donné sa parole d'honneur ; le terme alloit expirer : il se rendit avec d'autant moins de peine aux instances de Doriniere , qu'il avoit toujours ignoré & qu'il ignoroit encore que celui-ci connût si particulièrement Cydalise : il se laissa persuader ; & , par une inconséquence & une étourderie qui n'avoient point d'exemple, il remit lui-même le portrait de sa Maîtresse entre les mains de son rival.

Heureux contre toute espérance, Doriniere, sans rien communiquer au Marquis de son dessein, prit aussi-tôt la poste, & revint se prévaloir auprès de Cydalise, de l'inconstance & de la légèreté de son Amant. Elle en fut d'abord inconsolable ; Doriniere la pressoit d'oublier le Marquis , qui lui faisoit mille infidélités. Déjà Cydalise agréoit ses soins ; son dépit alloit tourner à son avantage ; il alloit être heureux ; mais Sergy, qui avoit senti se

rallumer dans son cœur tout l'amour qu'il avoit eu pour Cydalise, & que l'évasion subite de son Ami n'avoit que trop inquiété, avoit couru sur ses pas, & arriva peu de jours après lui : son premier mouvement fut de voler chez Cydalise ; il la trouva seule, son pere étoit absent & ne devoit revenir que le soir.

Cydalise connoissoit tout le prix de ses charmes ; elle savoit l'impression que devoit faire sa beauté sur l'esprit & sur le cœur de son Amant : elle voulut jouir de son embarras : pourquoi, lui dit-elle, m'avez-vous si cruellement abandonnée ? Ingrat !... vous ne deviez m'oublier de votre vie ; pourquoi, pendant une aussi longue absence, m'avez-vous laissée dans la plus cruelle incertitude sur ce qui vous regardoit ? Pourquoi, dites-le moi, ne m'avez-vous donné aucune de vos nouvelles ? Ah ! Cydalise, reprit le Marquis en l'interrompant, épargnez à ma sensibilité un récit trop humiliant : épargnez à mon amour le tableau de mes égare-

mens & de mes foibleſſes: mon cœur avoit preſque oublié ſa chere Cydalife; l'ingratitude... j'en frémis: ah! encore une fois, belle Cydalife, oubliez les torts de votre Amant; ſoyez touchée de ſon repentir; ſoyez ſenſible à ſon amour: ce ſentiment auſſi viſ qu'il eſt légitime, ne lui a point permis de différer plus long-temps à vous en donner les marques les plus certaines; c'eſt lui qui me ramene à vos pieds, qui vous fait triompher enfin de mon in- conſtance & de ma légéreté; oui, Cydalife, j'ai réſolu de venir vour réité- rer les offres de mon cœur, & de m'u- nir à vous par tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſacré.

Sergy ne put en dire davantage: un torrent de larmes fut la preuve la moins ſuſpecte de ſon repentir; celles de Cydalife ſe confondirent bientôt avec les ſiennes, & ſcellerent ſon pardon.

Clidaman ſurvint; le ſilence du Marquis l'avoit un peu indispoſé contre lui; ſon oubli apparent avoit re-

froidi son ancienne amitié ; mais il avoit ignoré tous ses écarts : on avoit eu le plus grand soin de les lui cacher ; & la conduite du Marquis à son égard, ne lui paroissoit blâmable , qu'en ce qu'il avoit trop négligé de lui donner de ses nouvelles. Sergy se justifia comme il put, ou plutôt il s'excusa de son mieux. Clidaman étoit bon, il aimoit sa fille : Doriniere lui-même sollicitoit le pardon du Marquis avec tant de désintéressement & de générosité que Clidaman se laissa aisément persuader ; il exigea seulement que le mariage fût différé de quelques mois, & il fut inexorable sur ce chapitre : sans doute il vouloit éprouver de nouveau le Marquis, & se venger en quelque sorte , par un délai si fâcheux à son amour, de la négligence qu'il avoit eue de ne lui point écrire pendant tout son voyage. Sergy se soumit à tout ; il promit tout , & son cœur ratifioit en même-temps ses promesses. Amoureux comme il étoit, Sergy eût tenté l'impossible, pourvu que Cydalise eût

été le prix & la récompense de ses succès.

Sergy avoit perdu , encore en bas-âge, son pere & sa mere: il ne lui restoit qu'un Oncle, qui déféroit à toutes ses volontés avec une complaisance aveugle ; c'étoit cette complaisance excessive qui avoit influé en grande partie sur le plan de conduite que s'étoit formé le Marquis ; c'étoit elle qui lui avoit donné tant de ridicule dans le monde : Sergy devoit obtenir son agrément pour son mariage avec Cydalise, & il l'obtint sans peine ; son oncle approuva son choix, il ratifia lui-même tout ce qu'avoit dit & tout ce qu'avoit fait le Marquis, & fut charmé de trouver l'occasion de connoître Clidaman & de devenir son ami.

On ne songeoit plus qu'à faire les préparatifs nécessaires pour le mariage, & le jour étoit déjà fixé pour la cérémonie. Un Courier apporte une lettre à la suscription de Clidaman: quelle fut la joie de ce respectable

Vieillard, quand, après l'avoir ouverte, il lut ces mots: „Je vais paroître devant l'Etre-Suprême, & lui rendre compte de ma vie: je profite du peu de momens que me laisse encore sa divine bonté, pour réparer, autant qu'il est en moi, tous les torts que je vous ai faits, à vous & à votre famille. Soyez mon seul & unique héritier; ce sont mes dernières intentions: vous savez que celles d'un mourant sont, en quelque sorte, sacrées pour ceux qui les reçoivent.

MONTROSE.

Dieu soit béni, s'écria Clidaman, dès qu'il fut un peu revenu de sa première surprise, le ciel me rend aujourd'hui le plus fortuné de tous les pères: Montrose... Cydalise. — Eh bien! mon père. — Montrose, ma chère fille, ce ravisseur injuste de nos biens & de notre fortune... Eh bien! il vient de mourir, & nous remet en possession de tout ce qu'il nous avoit enlevé. Ma fille, le ciel a eu pitié de ma vieillesse;

mais, que dis-je? ah! ce sont bien plutôt tes vertus qui l'ont touché. Un discours aussi pathétique, une éloquence aussi vive & aussi persuasive, avoient ému & attendri le cœur de Sergy; & l'on ne sauroit dire quel plaisir l'affectoit plus délicieusement, ou celui d'essuyer les pleurs de Cydalise, ou celui de les lui voir répandre: il étoit aux genoux de son Amante. Clidaman l'aperçoit, & se tournant vers eux: Allez, leur dit-il, en les embrassant avec une égale tendresse, allez, mes chers enfans, au pied des autels vous jurer un amour éternel, & une fidélité inviolable.

Cydalise & Sergy furent unis dès le lendemain: Clidaman vécut encore plusieurs années, eut la consolation d'embrasser les enfans de ses enfans, & de les serrer contre son sein: les jeunes Epoux vécurent heureux; ils laissèrent après eux une postérité nombreuse; & on les propose encore dans toute la contrée, comme les modèles de l'amour le plus constant & le plus vertueux.

QUATRIÈME MATINÉE.

L'Heureux Naufrage.

T RISTE objet de mes soupirs & de
„mes larmes, ô mon fils que je te plains!
„Un pere irrité me poursuit. Que
„vais-je devenir? Que deviendras-tu
„toi-même? Je mourrai bientôt dans
„ce désert. Le même sort t'attend.
„Ciel rigoureux! que je ne voie pas
„expirer mon fils! Que je meure avant
„lui, puisqu'il faut que je meure.
„Epargnez à une mere tendre & sensi-
„ble, les cris perçans d'un fils réduit à
„la dernière misère.“ La malheureuse
Junie, les yeux remplis de larmes, le
cœur gros de soupirs, les mains ten-
dues vers son fils sommeillant dans son
berceau, exprimait ainsi sa douleur.

Elle porte ses regards autour d'elle,
elle ne rencontre par-tout que les mar-
ques humiliantes de son infortune; des
murs nuds, une chambre obscure, sans

ornemens & fans meubles. Couverte de haillons, elle n'ose jeter les yeux sur elle. Ses beaux cheveux, autrefois parfumés de fleurs, sont pars sur ses épaules. Son visage autrefois animé par les jeux & les ris, est mouillé de larmes. Elle gémit, elle accuse son pere, son époux, la nature entiere; elle fixe son fils, & garde un morne silence.

Julien se réveille, ses yeux se tournent sur sa mere; ses bras sont tendus vers elle. Il la caresse, l'embrasse, & lui demande du pain. — Attends, mon fils. Ton pere en doit bien-tôt apporter tout trempé de sa sueur, & nous partagerons ensemble le pain de la misere.

Dorival revient quelque - temps après, fatigué, épuisé. Il met le pain sur le berceau, regarde son enfant qui sourit, Junie qui soupire, s'assied, se couvre le visage de ses deux mains, pleure & se tait !....

Dorival, plein d'amour pour Junie qui l'adoroit, n'avoit pu faire con-

sentir Wastein, pere de sa maîtresse, à les unir ensemble. Dans un moment d'imprudence & d'erreur, il avoit osé l'enlever, la prendre pour épouse à la face des Cieux, seuls témoins & garans de leur amour & de leur foi.

Il y avoit déjà cinq ans que ces deux infortunés époux, fuyant le courroux d'un pere justement irrité, traînoient de pays en pays leur misere, & le fruit malheureux de leur hymen clandestin, lorsqu'ils s'embarquerent pour l'Amérique. Le vaisseau qui les portoit fit naufrage. A l'aide d'une barque de Pêcheurs, ils étoient abordés dans une Isle presque inconnue.

Ils y demeuroient depuis un mois. Dorisval, au service de Palémon qui avoit une petite habitation dans cette Isle, travailloit tout le jour, & revenoit le soir retrouver, dans une espece de chaumiere, son fils & Junie. Ils y pleuroient leur triste destinée. Le vieillard venoit les consoler; il les aidait, il les encourageoit.

Dorifval vécut pendant neuf ans dans cette Isle, avec sa femme & son fils, du travail de ses mains & des bienfaits de Palémon. Ce mortel généreux avoit cherché de jour en jour à leur rendre la vie plus tranquille & plus douce.

Cependant Julien comptoit déjà trois lustres. Le vieillard avoit une fille presque du même âge ; Lucile étoit son nom. Ces deux enfans commençoient à ne pouvoir plus vivre l'un sans l'autre. Ils sentoient déjà la douce nécessité de se voir, de se parler tous les jours, & à tous les instans.

Julien, sous l'habillement le plus simple, avoit tous les avantages de la jeunesse. Il sembloit que la nature eût pris soin de l'embellir. Ses cheveux blonds & tressés, sont attachés par une écharpe que fournit Lucile. Ses yeux mêlés de douceur & de finesse, respirent l'enjouement. Quand il sourit, il découvre deux beaux rangs d'ivoire ; & sur ses joues animées, l'amour & son cortège. Son front dégagé, &

qui n'a point encore rougi, porte l'image sacrée de l'innocence de son cœur. Son geste naturel & touchant, anime son langage. Son attention à tout prévenir, son empressement à offrir ses petits services, son zèle à les rendre, son caractère, sa douceur, son esprit, sa jeunesse & sa grace, tout en lui plaît, enchante & ravit.

Lucile, sous l'habit de Bergere, est aussi belle que les Graces. Aussi fraîche que la rose que Julien met dans son corset; elle en a sur les joues l'incarnat mêlé avec la blancheur du lys. Ses beaux yeux ne le sont jamais plus que lorsqu'ils se tournent languissamment sur Julien. Elle n'est jamais plus leste que lorsqu'elle court après lui. Elle n'a jamais les lèvres plus vermeilles que lorsqu'elle les colle tendrement sur les siennes.

Palémon voit avec plaisir cet amour naissant; il se propose & se flatte de les unir. Un jour il parle ainsi à Lucile: „Je fais que tu aimes Julien. Il „n'est pas riche; mais ses qualités cor-

„rigent la rigueur de la fortune, & va-
 „lent un trésor. Ma fille, je ne veux
 „point ressembler à ces peres barbares,
 „qui sacrifient leurs enfans à leurs in-
 „térêts. L'exemple frappant de la
 „malheureuse Junie, m'affermir dans
 „mes principes. Non, jamais je ne
 „te réduirai à détester le mariage &
 „ses liens. Sois sage, aime toujours
 „Julien, il mérite de l'être. Je vous
 „aime tous les deux; vous ferez tous
 „les deux mes enfans. Ah! ma fille,
 „je ne veux que votre bonheur, &
 „je n'aspire qu'au moment de vous
 „voir unis sous les auspices du plus
 „tendre amour.“

Lucile remercie son pere, & le len-
 demain elle rend compte à son ami de
 tout ce qu'elle a entendu. Oui, Ju-
 lien, disoit-elle, Palémon nous chérit.
 Le bon pere! Comme il pleure de ten-
 dresse en me parlant de toi! Il t'aime
 autant que si tu étois son fils. La si-
 tuation de tes parens le touche & l'ar-
 tendrit. Il voudroit vous voir tous
 heureux. Qu'il est doux, mon bon

ami, de trouver un tel homme dans le malheur? Ah! Lucile, lui répon-
doit Julien, si tu savois quel respect
on m'inspire pour ton vénérable pere!
Du plus loin que maman le voit venir
honorer notre chaumiere; ô mon fils,
dit-elle, prosternons-nous, voici
notre bienfaiteur! Faisons au Ciel des
vœux pour lui. Quand il arrive, je
vole dans ses bras. Il m'embrasse si
tendrement! Quelquefois pendus tous
trois à son col, nous nous disputons le
plaisir & l'honneur de l'embrasser le
premier. Lucile, qu'il est doux de
revoir son bienfaiteur! Ainsi s'entrete-
noient Lucile & Julien; &, dans leurs
transports innocens, ils s'embrassoient,
& répétaient souvent leurs entretiens
& leur caresses.

Ces deux amans heureux, quoique
toujours ensemble, ne donnoient au-
cune inquiétude à leurs parens, parce
que l'innocence présidoit à leurs entre-
tiens & à leurs actions. L'amitié, plu-
tôt, que l'amour, les réunir, tantôt
dans un bois, tantôt sur les bords fleu-
ris

ris d'un ruisseau, ou sur le rivage de la mer. Le concert harmonieux des oiseaux, le gémissement de l'eau qui s'échappe & fuit avec peine au milieu des durs cailloux; enfin, le bruit impétueux de la mer qui mugit: voilà les objets qui fixent leurs regards & leur attention; voilà tous leurs plaisirs. Ce qui les amuse le plus, c'est lorsque deux oiseaux, séparés des autres, chantent leur amour & leur fidélité. Leurs caresses réveillent celles des jeunes spectateurs. Ils se regardent, s'embrassent & se disent: „Aimons-nous, la nature „nous l'apprend & nous y invite.“

Pendant Junie éloignée de son pere, & chargée du poids accablant de sa haine, pleuroit toujours sur sa fuite & ses erreurs. Dorisval cherche en vain à la consoler. Junie, lui disoit-il, ma chere Junie, sèche enfin tes larmes. Le Ciel, témoin de ta douleur, t'a déjà pardonné. Ton pere, que l'intérêt & la dureté ont privé de sa fille, t'a sans doute regrettée. Oui, il te redemande à tout ce qui l'environne. Il se repro-

Partie I.

I

che sa rigueur. Il nous plaint, il est sensible. Cher époux, lui répondoit Junie, tu as causé mon malheur & le tien. Je ne veux point ici t'en faire un crime; mais au moins laisse-moi regretter un pere qui m'eût toujours aimée si j'eusse conservé contre toi ma trop foible vertu. Hélas! peut-être Wastein n'est plus, & j'ai creusé son tombeau! O mon pere! si tu respires encore, si ma voix mourante peut aller jusqu'à toi; entends les cris des remords qui me déchirent. Pardonne à une fille malheureuse qui voudroit pouvoir se jeter à tes pieds, & mourir de honte & de regrets en le tenant embrassés.

Palémon entre à ces mots. Dorisval, reprend Junie, regarde ce vieillard; mon pere, s'il voit encore le jour, est à présent de son âge. En prononçant ces dernieres paroles, elle regardoit le vieillard avec attendrissement; elle gemissoit..... O mes enfans! s'écrie Palémon, je viens vous apporter la joie. Vivez, Junie. Quelle joie, dit-

elle, avec précipitation ?... Ange de paix, font-ce des nouvelles de mon pere ? Vir-il encore ? Hélas ! ma chere Junie, j'ignore ou sa vie ou son trépas. O jour le plus beau de mes jours ! Je vais faire des heureux, Junie, Dorisval, écoutez-moi. La fortune vient de mettre le comble à mes desirs. Un bien considérable que je n'attendois pas, & que je n'aurois pas même désiré sans vous, me tombe en partage par la mort d'un parent que je connoissois à peine. J'en reçois la nouvelle par une lettre que m'a remis un malheureux échappé du naufrage d'un vaisseau échoué sur nos bords. Venez partager avec moi les faveurs de la fortune. Je veux unir un jour ma fille avec Julien. Nous ne ferons plus désormais qu'une seule & même famille ; nous vivrons toujours heureux. Eh quoi ! Junie, vous pleurez ! Que manque-t-il à votre bonheur ? — Mon pere ! A ces mots Julien rentre hors d'haleine. Lucile tremblante le suit. — O ma mere ! —

Eh bien mon fils ! Qu'avez-vous ? Parlez. — J'étois avec Lucile sur le bord de la mer, lorsque tout-à-coup des accens plaintifs se font entendre du bois prochain. Nous écoutons. Un malheureux invoquoit la mort. J'approche !.. Quel spectacle ! Je vois un vieillard aussi vénérable que mon pere Palémon, étendu par terre, sans force, sans couleur, & peut-être à présent sans vie. Je recule en détournant les yeux. . . . Lucile pleuroit derriere moi. Il m'appelle, me regarde, me tend la main, & me dit d'un ton si touchant & si doux : „Donne moi, si tu peux, quelques secours, pour retarder de quelques instans la mort affreuse qui va terminer mes jours infortunés.“

Un mortel malheureux, dit Palémon, allons le secourir ! Junie étoit restée immobile à ce récit. Un vieillard, s'écrie-t-elle, c'est peut-être mon pere, je succombe à mes alarmes !

On quitte la cabane, on arrive. Le vieillard redemandoit sa fille au Ciel

& à la terre. Junie, disoit-il, encore si ta main venoit me fermer les yeux, si tu savois que je meurs en te pardonnant, je mourrois satisfait. — Elle vous est rendue Wastein, ah mon pere! — Junie, ma fille, Dorisval, ô jeune-homme, leur fils & le mien! O mes enfans, embrassez votre pere, il vit pour vous pardonner!....

Junie, Dorisval & Julien étoient tombés dans les bras du vieillard qui les tenoit embrassés & les serroit sur son sein.

Palémon de bout à ce spectacle, tenant par la main Lucile qui pleuroit, fourioit & bénissoit le Ciel. Il relève le pere & les enfans. Venez, leur dit-il, venez dans mon habitation. La paix nous y attend; le bonheur sera notre partage. Vieillard généreux, lui répondit Wastein, quel port m'offre ta bonté, après la tempête & le naufrage! Le desir des richesses avoit endurci mon cœur, il a causé tous mes maux & ceux de mes enfans. La soif de l'or m'avoit fait confier mes biens à

la mer inconstante, pour les grossir & les multiplier. Le vaste Océan les a tous engloutis dans son sein, & m'a jetté en courroux sur ses bords. J'ai tout perdu ! Que dis-je ? Je retrouve tous mes biens, puisque j'embrasse mes enfans ! O vénérable vieillard, je les reçois de ta main, tu veux encore leur servir de pere ! Comment pourrai-je m'acquitter envers toi ? Par quels vœux, quel encens récompenser & payer tes bienfaits ? — Votre bonheur & celui de votre famille, sera ma plus douce récompense.

Wastein appuyé sur Junie & Dorisval, Palémon sur Lucile & Julien, regagnent la cabane. Dorisval y entre le premier, & reçoit son pere à l'entrée de la porte, & lui dit :
 „Soyez le bien venu, voyez l'asyle
 „de vos enfans. Ils y pleurent depuis
 „neuf ans leur crime & leurs er-
 „reurs. Vous leur avez pardonné ;
 „ce séjour de tristesse & de deuil,
 „sera désormais celui du bonheur &
 „de la joie.“

Ces deux familles qui, dès ce moment, ne firent plus qu'une, vécurent heureuses & tranquilles. Deux ans après, l'amour couronna Lucile & Julien, & les unit sous les yeux de leurs parens qui les bénirent. Les deux vieillards eurent encore, avant de mourir, la consolation d'embrasser leurs petits enfans.

CINQUIEME MATINÉE.

Le Portrait utile, Conte moral.

EMILIE venoit de perdre ses parens dans un âge où leur tendresse eût veillé à son bonheur; jeune, riche & belle, il lui manquoit une mere sage pour la conduire au milieu des écueils que ses brillans avantages alloient faire naître sous ses pas. Elle joignoit à la plus jolie figure une taille noble & dégagée; les talens les plus agréables embellissoient les dons qu'elle avoit reçus de la nature; son jeune cœur, sans défaut jusqu'alors, étoit susceptible de céder aux meilleures impressions: mais, sans expérience & sans conseil pour le fermer aux mauvaises, elle pouvoit y succomber.

Emilie fut reçue dans le monde avec les suffrages qu'enleve toujours une beauté nouvelle; ses graces & sa jeunesse lui attirerent bientôt une cour bril-

lante. Il existe dans la capitale un effaim d'Êtres inutiles à l'Etat & nuisibles à la Société, qui ne fondent leur gloire que sur le déshonneur des femmes, dont la crédulité fait souvent tout le crime, & qui chériorient encore la vertu, si le piège où elles sont tombées n'avoit été couvert de fleurs. Telle étoit l'espèce d'hommes qui environnoit Emilie; s'il y avoit quelque distinction à faire, ses yeux étoient trop foibles pour démêler l'or du faux brillant; mêmes soins, mêmes empressements; tous lui juroient qu'elle étoit charmante; qu'ils n'avoient jamais rien vu de si beau. Cet éloge a des charmes pour une jeune personne; si son cœur ne se décide pas, le desir de plaire & de traiter en souveraine une foule d'adorateurs, la dédommage des douceurs de l'amour.

Abandonnée à elle même, Emilie se livra quelque-temps aux attraits de la coquetterie; coups - d'œil; souris, paroles gracieuses, tout fut employé pour étendre ses chaînes; mais elle ne

vit point, sans émotion, le Chevalier de Lurac & le Marquis de Balran ; dès qu'ils parurent sur les rangs, les autres s'éclipsèrent, & laissèrent le champ libre à ces deux rivaux.

Peu d'hommes étoient aussi bien faits que le Marquis de Balran ; sa figure répondoit à sa taille ; mais, sous de beaux dehors, il cachoit une ame fausse ; son cœur, usé par un grand nombre de passions, n'étoit plus sensible aux douceurs d'un amour honnête ; accoutumé à juger des femmes par celles qui avoient eu la foiblesse de céder à ses poursuites, il avoit pour système que la plus vertueuse ne fait pas résister aux desirs d'un homme aimable ; aussi personne n'avoit autant d'art pour dérober aux yeux de l'innocence l'abîme qu'il creusoit sous ses pas ; personne ne paroissoit plus digne d'être aimé jusqu'au moment du triomphe ; alors il se faisoit un jeu cruel du désespoir de celle qu'il avoit séduite, & joignoit l'indiscrétion à cette indignité.

Le Chevalier de Lurac réunissoit aux avantages du corps ceux de l'esprit & du cœur; sage, modeste, ami de la vertu, instruit de tout ce qui peut rendre un homme recommandable, il avoit un air de candeur, dont ses moindres actions portoient l'empreinte; il connoissoit Emilie depuis l'enfance; sa mere, en mourant, l'avoit recommandé aux soins de celle d'Emilie, & cette amie sincere avoit pris plaisir à jeter dans son ame les semences de la vertu. Il arrivoit d'Italie lorsqu'Emilie parut dans le monde. Sa taille & ses traits avoient atteint la perfection pendant deux années d'absence; il ne put la revoir sans l'aimer; son cœur avoit été libre jusqu'alors; mais à ces mouvemens inconnus qui précèdent toujours les grandes passions, il sentit que son amour alloit faire le bonheur ou le malheur de sa vie. Les véritables Amans sont timides; ils craignent de déplaire à l'objet aimé par l'aveu de leur passion; le Chevalier n'osoit parler de son amour, mais il étoit

peint dans ses yeux. Emilie s'apperçut avec plaisir de l'effet de ses charmes ; un secret penchant l'entraînoit vers le jeune de Lurac : cependant le Marquis avoit su l'éblouir par des apparences brillantes , & l'intéresser par ces riens agréables , qui ont quelquefois tant d'empire sur les femmes. Etoit-il absent ? Son cœur paroissoit se décider pour le Chevalier ; à son retour il rentroit dans l'incertitude , & le desir de plaire à tous les deux l'empêchoit de faire un choix qui la priveroit d'un amant ; ce n'est pas qu'elle ne rendît justice au mérite du Chevalier ; elle avoit assez de lumieres pour connoître sa supériorité sur le Marquis ; s'il parloit quelquefois devant elle des modes , des usages , des mœurs , les argumens captieux de Balran étoient détruits par les réponses solides & convaincantes de son rival ; Emilie elle-même étoit forcée de l'avouer.

Le Marquis vanitoit un jour les charmes d'une vie passée au milieu des plaisirs , & plaignoit le sort d'une

femme que l'amour tiendroit renfermée auprès d'un amant sérieux & mélancolique : à votre âge , Mademoiselle , disoit Balran , quelle perte pour la société ! si quelqu'un réussissoit à vous donner le goût de la retraite , quel ennui pour vous-même ! & de combien d'agrémens ne seriez-vous pas privée ! Paroissez-vous aux spectacles , dans une assemblée , dans une fête , tous les cœurs volent sur vos pas & rendent hommage à votre beauté ; choisissez donc quelqu'un , charmante Emilie , qui , loin de vous priver des plaisirs du monde , soit le premier à les faire naître , & à vous tracer un chemin couvert de fleurs. Balran s'applaudissoit en donnant ce conseil , comme s'il eût été persuadé que le choix ne pouvoit tomber sur un autre.

Cette philosophie plaisoit à Emilie ; elle sourit au Marquis , & regardant le jeune de Lurac ; Chevalier , lui dit-elle , n'êtes-vous pas du même avis ? Ne trouvez-vous pas ce tableau charmant ? Il l'est , sans doute , répondit le Chevalier ,

mais nous le voyons sous un point de vue différent ; il a un côté désagréable que l'on voile à vos yeux, & que je vais vous découvrir : une vie tumultueuse peut avoir des charmes pour beaucoup de femmes ; mais elle n'en aura point pour vous belle Emilie, si vous en considérez les suites : au printemps de votre âge, le public, à qui vous devez compte de vos actions, a les yeux sur vos moindres démarches ; il ne jugera pas sur la pureté de vos intentions, mais sur les apparences, & , ajouta-t-il malignement, sur la réputation de ceux qui formeront votre société ; votre sagesse ne souffrira aucune atteinte ; mais l'envie saisit les moindres prétextes, & vous lui en fournirez. Une vie douce & tranquille est préférable à des jours passés au milieu d'un tourbillon, qui souvent nous entraîne. Ne fuyez point les plaisirs ; mais apprenez à les choisir. Croyez, Mademoiselle, que les personnes sages & prudentes ont leurs amusemens ; ils vous formeront une

cour dont vous n'aurez point à rougir : quelle feroit alors la félicité du mortel qui trouveroit le chemin de votre cœur ; pardonnez , Mademoiselle , à la sincérité d'un ami , mais ce sont les sentimens que votre tendre mere m'a inspirés ; quelle perte nous avons faite tous deux belle Emilie ! & combien ne dois-je pas la regretter aujourd'hui ? Le faïffissement où se trouva le Chevalier l'empêcha de continuer.

Emilie n'entendit pas prononcer le nom d'une mere qu'elle avoit tant aimée , sans la plus vive émotion ; quelques larmes coulerent de ses yeux ; elle se retira dans son appartement pour s'affliger en liberté. Toute la nuit son sommeil fut agité ; l'air noble & modeste du Chevalier , son esprit , ses conseils , sa tendresse , tout lui parloit en sa faveur ; mais le jour affoiblit bientôt des sentimens qui n'avoient qu'effleuré son cœur.

Le Marquis avoit prévu les réflexions d'Emilie ; il n'ignoroit pas qu'un retour sur elle-même nuisoit à ses

projets ; en homme adroit , & qui connoît l'art de conduire une beauré novice , il eut soin de la distraire en faisant naître de nouveaux plaisirs.

Le Chevalier adoroit Emilie ; mais il s'efforça de déguiser son chagrin ; il craignoit de lui déplaire par une morale qui ne seroit pas de saison , tant qu'elle goûteroit celle du Marquis ; il avoit confiance dans sa sagesse , & attendoit quelque événement qui lui ouvrît les yeux sur la légèreté de ses démarches.

Emilie étoit imprudente , mais elle étoit sage ; elle croyoit aimer le Marquis plus qu'un autre , parce qu'il s'étoit rendu nécessaire ; mais ses vues ne s'étendoient pas plus loin. Tandis que , tranquille au milieu du danger , elle croyoit sa conduite irréprochable , & se livroit à des conseils pernecieux avec toute la sécurité qu'inspire l'innocence , Balran méditoit sa ruine ; l'étude qu'il avoit faite du caractère d'Emilie lui fit juger qu'il ne parviendroit à son but que par degrés , & qu'il ne devroit

devroit son bonheur qu'à une occasion favorable ; dès-lors il mit tous ses soins à la faire naître. Il avoit à une lieue de Paris une maison de campagne, où l'art s'étoit uni à la nature pour en faire un lieu de délices. Il offrit d'y donner une fête ; toute nouveauté avoit des charmes pour Emilie ; elle accepta avec joie , & le jour fut pris pour le lendemain.

Les soins du Marquis, la beauté du lieu, la nuit la plus agréable, tout conspiroit à rendre la fête brillante ; le bal fut terminé par un feu d'artifice , où le nom d'Emilie fut ingénieusement placé. Après le feu , chacun se dispersa dans les vastes allées du jardin. Balran, sous prétexte de faire admirer à Emilie un morceau de sculpture estimé de tous les connoisseurs, la conduisit dans le bosquet le plus éloigné. Un Artiste habile s'étoit surpassé dans un groupe charmant qui représentoit Vénus, Adonis & l'Amour ; la Déesse, à demi nue , & négligemment penchée sur les genoux de son amant, le

Partie I.

K

regardoit avec des yeux où le désir & la volupté étoient peints; le fils de la Déesse, appuyé sur son carquois, sembloit applaudir à sa victoire & sourioit à sa mere. Tendre Amour, s'écria Balran, toi qui regnes avec tant d'empire sur mon ame, rends la belle Emilie sensible à mes feux, & mon bonheur sera plus grand que celui d'Adonis. Non, trop aimable Emilie, continuait-il en se jettant à ses pieds, jamais on n'aima avec autant de violence; ma vie est entre vos mains; mais serai-je éternellement malheureux? & n'entendrai-je jamais sortir de votre belle bouche un aveu qui feroit mon bonheur? imitez la mere des amours; elle étoit moins belle que vous, mais elle aimoit davantage: en disant ces mots, il avoit saisi sa main & la ferroit contre ses levres; émue par les transports de Balran ou par la volupté du lieu, Emilie ne faisoit que de légers efforts pour la retirer. Levez-vous, laissez moi... étoient les seuls mots qu'elle pouvoit articuler; son désordre parut favorable

au Marquis ; il crut avoir trouvé le moment du triomphe ; & , passant son bras autour d'elle , il osa ravir un baiser jusques sur ses levres. Emilie , effrayée de cette témérité , fit un cri qui attira quelques personnes près du bosquet : mais craignant qu'on ne prît pour un rendez-vous ce qui n'étoit l'effet que de sa curiosité , elle se retira par un côté opposé , & alla rejoindre la compagnie , fort irritée contre Balran. Peu de temps après elle partit seule dans sa voiture , sans daigner lui dire une parole ni lui accorder un regard. Le Marquis ne s'alarmoit jamais de la colere des Belles ; bien persuadé que l'on pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre , & , sans inquiétude sur la retraite d'Emilie , il alla se consoler de ce contre-temps , auprès d'une Beauté moins timide.

Le lendemain il se présenta à la toilette d'Emilie avec un air de confiance , dont elle fut piquée. Monsieur , lui dit-elle , après ce qui s'est passé hier , j'espérois que vous m'épargne-

riez le désagrément de vous voir & de vous faire tous les reproches que vous méritez. Charmante Emilie, lui dit Balran, en prenant un ton soumis & un air de candeur qu'il savoit feindre à propos, je suis coupable, & je viens obtenir mon pardon ou mourir à vos genoux ; si l'Amour m'a fait passer les bornes du respect, accusez ce Dieu qui remplit mon ame, & qui maîtrise toutes mes facultés. Lorsqu'un amant paroît aimable, ses fautes sont bientôt oubliées. La crédule Emilie ne voyoit dans celle du Marquis qu'un excès d'amour ; elle lui pardonna.

Le Chevalier étoit instruit de tout ce qui se passoit par une femme-de-chambre d'Emilie ; ces événemens étoient autant de traits empoisonnés qui lui perçoient le cœur ; il voulut essayer si l'absence le guériroit de son fatal amour. Mais, vains efforts ! l'image d'Emilie le suivoit en tous lieux & s'attachoit à ses pas ; par-tout il ne voyoit qu'elle & son indifférence. Le chagrin dont il étoit dévoré affoiblit

peu-à-peu sa santé ; son teint perdit son éclat, & déjà les graces de sa jeunesse commençoient à disparoître.

Au milieu des ris & des jeux qui l'environnoient, Emilie fut étonnée de ne point voir le tendre de Lurac ; il lui étoit plus cher qu'elle ne le croyoit elle-même ; son absence lui donna de l'inquiétude ; & lorsque son amour le força de revenir aux pieds de celle qui l'avoit fait naître, elle le revit avec joie. L'air de mélancolie répandu sur son visage la frappa : Chevalier, lui dit-elle avec un vif intérêt, vous changez à vue - d'œil ; auriez-vous quelque peine secrète, confiez la moi ; vous devez me croire de vos amies. Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que ce titre seroit cher à mon cœur ! Vous seule pouvez me rappeler à la vie ; vous seule . . . Il alloit continuer, lorsque le Marquis entra suivi de quelques personnes ; à l'émotion qu'il vit dans les yeux d'Emilie, il jugea qu'elle venoit d'avoir un entretien avec le Chevalier ; &, pour faire diversion, il

propofa d'aller à une Tragédie nouvelle; tout le monde fut de fon avis, & l'on partit. Le Chevalier fuivit Emilie, mais il ne put trouver le moment de reprendre la converfation qui venoit d'être interrompue.

C'est le fort du talent d'être perfécuté; l'Auteur de la Piece nouvelle avoit beaucoup d'ennemis; Balran étoit du nombre, parce qu'il avoit cru fe reconnoître dans une Comédie de l'Auteur. Il fe déclara hautement contre fa Tragédie, & la jugea en homme prévenu & fuperciel.

Le Chevalier joignoit à beaucoup de goût un jugement folide; il ne put entendre déchirer un ouvrage rempli de beautés fans prendre fa défenfe, & il le fit avec une fupériorité qui n'échappa point à Emilie; la Piece lui plaifoit; elle y verfa même des larmes; mais cet éclair du fentiment fut bientôt diffipé au milieu d'un foupé brillant qui fe donnoit chez la Marquife de.... célèbre par fes aventures galantes.

Les femmes aveuglées par la plus violente passion, conservent au moins un reste de pudeur, l'apanage de leur sexe; elles renferment au fond de leur cœur une partie de leurs desirs, & ne paroissent céder qu'à ceux de celui qui les attaque. La Marquise de . . . ne fauvoit pas mêmes les dehors. Les démarches les plus hasardées ne lui coûtoient plus rien. Comme elle avoit épuisé toutes les ressources de la volupté, elle ne trouvoit le plaisir que dans le changement, & ce goût la jetoit dans mille intrigues, qui la rendoient la fable du Public. Elle joignoit à une conduite si coupable le desir d'entraîner dans l'abîme où elle étoit plongée, celles qui ne la connoissoient pas assez pour l'éviter. Elle croyoit diminuer sa faute en augmentant le nombre des complices; avec une femme de ce caractère, Emilie avoit tout à craindre. La Marquise . . . se plaça à table auprès d'elle, &, pendant le souper, elle l'accabla de caresses, & ne cessa de lui parler du Mar-

quis de Balran & d'envier le sort d'une femme qui trouveroit le chemin de son cœur. Emilie se livra sans méfiance au plaisir d'entendre louer un homme qu'elle croyoit aimer; elle laissa même entrevoir à la Marquise qu'il ne lui déplaisoit pas. L'imprudente Emilie se retira avec un trouble dont elle ignoroit la cause; les discours aussi adroits que pernicioeux de la Marquise avoient glissé dans son ame les feux du desir; elle fut agitée toute la nuit, & se leva sans avoir pris de repos. Le Marquis, instruit des progrès qu'il avoit fait sur son cœur, devança le moment où il se rendoit auprès d'elle.

Emilie étoit encore dans le désordre d'une jeune beauté occupée d'autres soins que de ceux de sa parure; mais que ce désordre étoit séduisant! l'agitation de la nuit avoit répandu sur son visage une douce nuance de mélancolie, qui rendoit sa beauté plus piquante; un léger déshabillé voiloit à peine tous ses charmes; à demi couchée sur un sofa, sa position offroit aux yeux des

formes arrondies par l'amour. Balran étoit enchanté; elle ne lui avoit jamais paru si belle; une jeune beauté, parée des attraits de l'innocence, en impose aux libertins les plus endurcis. Dans son premier transport le Marquis fut près de se jeter à ses pieds & de lui demander sa main; mais la réflexion qui le servoit toujours mal, le rendit à ses premiers desseins. Belle Emilie, lui dit-il, ou dérobez tant de charmes à mes yeux, ou soyez sensible à l'ardeur du plus sincère amant; regardez-vous dans cette glace, voyez ces yeux qui lancent des traits de flamme, ce teint qui efface l'éclat des roses, cette taille divine; & jugez si l'on peut vous voir sans vous adorer, & si l'on peut vivre sans être aimé de vous. Emilie gardoit le silence; la rougeur de son front annonçoit le trouble de son ame; Balran tenoit ses mains serrées contre les sien-
 nes, ses transports faisoient passer dans son sang une ardeur jusqu'alors inconnue; ses yeux recevoient de ceux du Marquis une impression de tendresse

qui les baignoit de cette douce vapeur qui précède le plaisir ; déjà il la pressoit entre ses bras & la couvroit de ses baisers. Emilie vouloit résister : mais une force secrete l'entraînoit malgré elle ; elle alloit succomber , lorsque ses yeux , à demi-fermés , se fixerent sur un portrait de sa mere, placé vis-à-vis le sofa ; ce regard est un coup de lumiere qui la rend à elle-même ; elle croit voir le visage de sa mere s'enflammer de colere , & , dans le moment, elle sent le danger qu'elle vient de courir ; elle s'arrache d'entre les bras de Balran, qui, prenant ses efforts pour les derniers soubirs d'une vertu mourante, vouloit la retenir sur le sofa. Arrêtez, lui dit-elle avec une noble indignation , je connois votre lâcheté & mon imprudence ; votre présence m'est odieuse ; délivrez-moi de l'horreur de vous voir ; & , sans attendre sa réponse, elle passa dans un cabinet dont elle ferma la porte. Le Marquis, jugeant qu'il falloit laisser passer l'orage, se retira. A peine fut-il parti

qu'Emilie , rentrant dans la chambre, alla se jeter au pied du tableau , & , toute baignée de larmes , lui adressa les discours les plus touchans. O ma mere ! s'écria-t-elle , que je sens vivement aujourd'hui la perte que j'ai faite ! & combien j'avois besoin de vos conseils pour me guider dans le chemin de la vertu ; si vos regards s'étendent jusqu'à votre malheureuse fille , qu'elle doit vous paroître coupable ! Là les sanglors lui couperent la parole : mais de quelle douleur ne fut-elle pas pénétrée , lorsque réfléchissant sur sa conduite passée , elle en vit toute l'imprudence ! c'est alors qu'elle sentit la sincérité des avis du jeune de Lurac , & le regret de ne les avoir pas suivis : oui , sans doute , disoit-elle , le Chevalier étoit mon seul ami ; il m'aimoit sincèrement : mais je ne suis plus digne que de ses mépris.

Tandis qu'Emilie s'abandonnoit sans réserve à l'égarement de sa douleur , le pauvre Chevalier étoit tourmenté d'une fièvre violente ; il n'avoit pu ré-

sister au chagrin de voir Emilie lier un commerce d'amitié avec la Marquise de.... Ce dernier coup l'avoit réduit à toute extrémité. Sur le bord du tombeau il adoroit encore celle qui l'y faisoit descendre ; il la nommoit à chaque instant. Emilie n'apprit le danger où se trouvoit le Chevalier qu'en versant un torrent de larmes ; elle connut alors que les sentimens qui l'agitoient étoient bien différens de ceux que le Marquis lui avoit fait éprouver. Trop aimable Chevalier , disoit-elle, c'est moi qui te plonge le poignard dans le sein ; que ne puis-je te rappeler à la vie aux dépens de la mienne ! mais tu feras vengé ; oui, cher Amant, je te suivrai chez les morts, la lumière m'est odieuse , si je ne la partage avec toi. C'est ainsi qu'Emilie exprimoit sa douleur. A chaque instant elle envoyoit chez le Chevalier. Elle seule avoit causé la maladie, elle seule pouvoit la guérir. Ce vif intérêt fit plus d'effet que tout l'art des Médecins. Le tendre de Lurac crut

entrevoir du changement dans les attentions d'Emilie ; ses jours, prêts à s'éteindre , se rallumerent aux rayons de l'espérance ; mais quelle fut sa joie en apprenant que sa belle maîtresse avoit reconnu ses erreurs ; qu'elle refusoit de voir le Marquis, & qu'elle passoit les jours & les nuits dans les larmes. Bientôt la joie fit place à la crainte ; il ne pensa plus qu'au chagrin d'Emilie ; il vouloit à l'instant voler à ses pieds & la consoler. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le calmer, & en lui disant que son agitation arrêteroit l'effet des remèdes.

La convalescence du jeune de Lurac causa à Emilie des transports de joie dont elle ne fut pas maîtresse ; elle ne pouvoit plus se déguiser combien elle l'aimoit ; le goût passager qu'elle avoit eu pour Balran lui paroissoit un songe, & le plus profond mépris y avoit succédé.

Le Chevalier alloit tous les jours de mieux en mieux ; enfin il lui fut permis de sortir : il vole chez Emilie,

il la demande , on lui dit qu'elle est seule dans son appartement : il défend qu'on l'avertisse , il veut la surprendre. Ce trop sensible Amant ne marche qu'en tremblant vers le sanctuaire où repose sa divinité. L'amour, la crainte , l'espérance combattoient dans son cœur; il entre, & voit Emilie, les yeux baignés de larmes, & attachés sur le portrait de sa respectable mere; le bruit lui fit tourner la tête; le Chevalier étoit à ses pieds; elle jette un cri & se laisse tomber dans ses bras. Que ce tableau avoit de charmes! ces deux amans vouloient se dire mille choses , & ne se parloient pas : mais que leur silence étoit éloquent! leurs yeux exprimoient le plaisir qu'ils avoient à se voir. Ah! Chevalier, dit Emilie, me pardonnez - vous l'erreur d'un moment, oublierez - vous . . . Arrêtez, tout est oublié: je me croirai trop heureux si vous êtes sensible à mon amour; parlez, charmante Emilie, rassurez un amant; il craint que votre cœur n'ait cédé qu'à la pitié. Il

n'a cédé qu'à l'amour, répondit Emilie; vous y regnez depuis long-temps, & si ma main peut réparer les chagrins que je vous ai causés, elle est à vous. L'amoureux de Lurac, dans l'ivresse du bonheur, ne pouvoit exprimer ses transports. La joie brilloit dans les yeux d'Emilie: mais sa joie étoit pure, & sans mélange de ce trouble inquiet que Balran avoit jetté dans son ame.

Que de choses tendres ces deux amans ne se dirent-ils pas! ils commençoient vingt discours qu'ils interrompoient vingt fois pour se répéter qu'ils s'adornoient, & ils ne l'avoient jamais assez dit. Enfin le Chevalier s'arracha des bras de sa Maîtresse pour aller préparer son bonheur; & peu de jours après, l'hymen couronna l'amour.

SIXIEME MATINÉE.

Lucius & Emilie, ou l'Innocence persécutée & couronnée.

EMILIE, la charmante Emilie, étoit seule admirée dans Rome. Son esprit, sa jeunesse, ses graces, sa beauté, tous ses charmes enfin, joints à la vertu la mieux éprouvée, jettoient dans l'ame de tous ceux qui l'envisageoient, cette vive & douce émotion qui flatte & qui prévient. Celles de son âge, qui pouvoient le moins résister aux traits de l'envie, lui rendoient justice. Caton, ce Philosophe orgueilleux, ce Censeur impitoyable, dont la sévérité outrée n'admettoit d'autre vertu que la sienne, louoit hautement la sagesse d'Emilie.

Une personne aussi aimable, faite pour captiver tous les cœurs, entraînoit à sa suite, comme on se le figure bien, une foule de soupirans, qui tous
s'en

s'en disputoient avec ardeur la possession. Il y en avoit deux entr'autres qui affectoient Emilie d'une maniere bien différente : l'un nommé Rufus, jeune homme riche & de bonne naissance, méprisoit tous ses rivaux, & faisoit croire, par ses procédés fiers & insoutenables, que c'étoit le bonheur d'Emilie qu'il cherchoit, & non le sien. L'autre, plus modeste & plus tranquille, avoit le plus excellent des caracteres. Lucius, en un mot, aimoit Emilie, & il étoit aimé. Ces deux cœurs s'étoient laissés unir par je ne sais quel lien secret dont le nœud indissoluble est formé par une douce sympathie, une analogie dans le caractère, une uniformité d'humeurs, d'inclinations, de volontés, &, ce qui contribuoit à le resserrer encore plus étroitement, par la vertu qui résidoit dans un couple aussi heureusement assorti.

Quand deux cœurs sont rapprochés de cette sorte, rien pour eux de plus délicieux que de se découvrir mutuel-

Partie I.

L

lement les effets qu'ils éprouvent d'une union aussi intime : mais il s'en falloit bien qu'ils en fussent à ce point. Voici le fait. Favius , pere d'Emilie, étoit l'homme le plus dur, le plus austere, le plus farouche qui fût jamais : il avoit un bon fonds dans le caractère, mais ses mœurs étoient sauvages ; il aimoit la vertu ; & il eût été parfaitement vertueux, s'il avoit su prendre pour modele celle de sa fille. Il étoit dans l'ordre des Chevaliers Romains ; & , quoique son nom ne fassé pas grand bruit dans l'histoire, il avoit du courage. Il postuloit la charge de Prêtreur : mais Caius , le pere de Lucius , qui étoit son Compétiteur, l'obtint. Depuis , la jalousie excita entre ces deux rivaux une haine implacable, & telle qu'ils en vinrent un jour aux mains : le combat fut sanglant ; Caius reçut une blessure qui le mit en danger de perdre la vie ; mais pour Favius, il n'en eut qu'une très-légere.

Favius interdit pour jamais l'entrée de sa maison à Lucius, le fils de son

ennemi juré. Jugez de l'état d'Emilie, & de celui de son amant ! Ils s'aimoient, mais ils n'avoient pu parvenir à se le dire, tant la modeste timidité les avoit retenu. Maintenant ils en perdent pour jamais l'espérance. Ce n'est pas tout ; quand l'adversité appesantit sa main sur nous, elle ne la relève pas que nous ne soyons entièrement terrassés.

Le pere d'Emilie se laissoit de voir tous les jours sa maison assaillie d'une foule d'importuns qui l'obsédoient de toutes parts : le remede, disoit-il, de les écarter, c'est de procurer un établissement à ma fille, & il avoit raison ; mais celui qu'il choisit pour cet effet, n'étoit pas le possesseur du cœur d'Emilie. Il la fit venir un jour dans sa chambre, pour lui en faire part. — Je veux, ma fille, vous procurer un parti avantageux ; c'est un jeune homme riche, de grande famille, dont le pere est mon plus grand ami ; en un mot, Rufus. Qu'en pensez-vous, ma fille ? répondez. Emilie à ces mots

L 2

reste interdite : elle ne s'étoit jamais attendu à un coup aussi accablant : ce n'est pas Lucius qu'on lui donne ; elle s'en doutoit : ce n'est pas un de ceux qui lui étoient indifférens ; mais c'est Rufus , celui qu'elle détestoit , celui dont la fierté & la présomption lui étoient insupportables. Quoi , ma fille , dit Favius avec emportement, vous paroissez mécontente ; est-ce que ce parti ne vous conviendrait pas ? Quelle est donc votre ambition ? — Mon tendre pere , vous qui m'êtes cher, je suivrai en tout vos volontés ; mais permettez-moi de vous faire observer que je suis encore trop jeune pour contracter cet engagement : attendez , je vous en conjure , encore quelque-temps , afin de pouvoir me consulter dans une affaire aussi sérieuse. — J'entends , ma fille , que cela soit conclu au plutôt ; j'entends que Rufus soit le résultat de cette décision. Ne pensez pas à d'autre qu'à lui : vous savez que j'ai défendu à Lucius de paroître davantage chez moi ;

je me suis déjà apperçu qu'il avoit fait impression sur votre cœur ; mais si vous avez encore l'audace de garder la moindre affection pour lui , foyez sûre de toute mon indignation. Emilie ne répondit rien à une proposition & à une menace aussi accablantes : elle prend congé de son pere , monte en gémissant dans sa chambre ; les forces lui manquent ; elle est prête à succomber sous le poids de la douleur qui l'abat ; elle gagne sa retraite avec peine : il étoit temps qu'elle y arrivât ; ses genoux tremblans succombent enfin ; elle se laisse tomber sur son fauteuil ; une pâleur mortelle se répand sur son visage ; toutes les facultés de son ame l'abandonnent , tant la crise étoit effroyable. Immobile, elle fut quelque-temps sans donner aucun signe de vie. Corilla, sa suivante, & en même-temps sa confidente, qui étoit au fait de ce qui s'étoit passé entre le pere & sa fille, entre dans la chambre d'Emilie , pour la rassurer : mais quelle fut sa surprise, quelle fut sa douleur,

L. 3

lorsqu'elle vit l'infortunée Emilie respirante à peine! Elle accourt précipitamment, tire avec empressement un flacon de sa poche, & fit tant par ses soins, qu'elle revint peu-à-peu. Emilie, sortie du sommeil léthargique où elle étoit plongée, fixe Corilla d'un œil irrité. — Pourquoi, cruelle, m'as-tu apporté un secours dont je n'avois pas besoin? Que ne me laissois-tu dans la situation paisible où j'étois? Tu m'aurois épargné bien des soucis cuisans qui vont me ronger le cœur. Oui, par tes soins inutiles, tu m'as préparé une mort lente. Elle n'en put dire davantage.

Corilla, pour compâir à sa douleur, & pour la partager avec elle, tantôt la plaignoit, tantôt, pour lui donner de l'espérance, lui faisoit entrevoir un avenir plus heureux. J'ai bien éprouvé des traverses, lui dit-elle, & j'en éprouve encore beaucoup. Je suis persécutée, je suis harcelée par un brutal qui me poursuit vivement; je lui ai témoigné mille fois que j'avois pour lui une repugnance invincible. En un mot, Emilie, plaignez-moi à votre tour: je déteste plus Rocius que vous ne détestez votre Rufus. Cérécit de Corilla appaisa un peu la douleur d'Emilie, qui lui ouvrit à son tour son cœur, qui demandoit à être épanché dans celui d'une personne qui éprouvoit les mêmes revers qu'elle.

Que vais-je donc devenir, disoit Emilie à sa confidente? Que va devenir Lucius?

Où est-il? Je ne puis vivre sans lui, & mon pere veut que je renonce à lui: il désireroit, s'il étoit possible, que je le haïsse autant qu'il a en horreur son pere. Si deux peres ont entr'eux une aversion la plus décidée, est-il dit pour cela que les enfans de l'un & de l'autre, qui ont un penchant mutuel qui les rapproche, & que la vertu ne désapprouve pas, est-il dit pour cela qu'ils doivent, à leur imitation, rompre les liens étroits qui les tenoient attachés? J'aime mon pere; j'ai pour lui la soumission la plus entiere; mais s'il veut, dans cette circonstance, que je lui en donne des marques; s'il veut disposer de mon cœur en faveur de celui à qui il n'est pas destiné, qu'il me donne la force de lui obéir. Ce qui me désespere, c'est que, m'a-t-il dit, il prétend que cela soit conclu au plutôt. La seule espérance qui me reste, c'est sa bonté, que je ferai en sorte de fléchir. Ainsi parloit Emilie; & Corilla, après l'avoir engagée à prendre courage & à ne se pas ainsi laisser abattre par la douleur, se retira dans sa chambre, qui étoit contigue à celle de sa maîtresse. Tel étoit l'état d'une ame tendre & vertueuse qui étoit faite pour avoir un sort plus doux & plus tranquille.

Cependant Favius & le pere de Rufus étoient déjà d'accord entr'eux sur l'alliance

de Rufus avec Emilie, & prétendoient, par cet établissement, cimenter davantage leur union. Il donne ses ordres pour les préparatifs de la nôce, qui devoit se célébrer au bout de quelques jours.

La nuit suivante, dans le temps le plus calme & le plus paisible, un bruit sourd vint frapper les oreilles de Favius: il se leve avec précipitation, & marche au bruit qui l'appelle. L'obscurité étoit trop grande pour pouvoir discerner les objets. Il court à la lumière; &, s'en saisissant toujours avec la même ardeur, toujours avec la même impatience, il vole dans le lieu d'où il pensoit que le bruit pouvoit provenir: il s'approche; il apperçoit une échelle qui gagnoit le balcon d'Emilie, lequel balcon donnoit sur la partie postérieure de l'appartement; &, plus loin, un homme qui prenoit la fuite: mais il ne put le joindre; car la crainte avoit donné des aîles au fuyard, qu'il ne put reconnoître. Favius abandonne donc le dessein de le poursuivre; il retourne de nouveau dans l'endroit où étoient les marques funestes de son ignominie; il examine; il voit du sang répandu sur la terre: ce qui lui fit juger que la chute de ce malheureux étoit la véritable cause du bruit qui l'avoit frappé. Favius ne se possédoit pas, tant ces objets l'avoient rempli de fureur & de colere. Il n'a rien de plus pressé que de monter dans la chambre de sa

fille, qui ne dormoit déjà plus, parce que le
 bruit de la chute avoit aussi interrompu son
 sommeil : il la fixe avec des regards sou-
 droyans. Emilie, déconcertée, lui demande
 la cause de son agitation. Quoi, malheu-
 reuse, lui dit-il, as-tu bien l'effronterie de
 me faire une question aussi injurieuse ? Leve-
 toi, approche & viens voir les marques cer-
 taines de ton opprobre & de ton infamie.
 Emilie, persuadée de son innocence, se leve
 & marche au lieu que lui avoit indiqué son
 pere. — Sont-ce là, ma fille, dit le pere
 d'un ton ironique, des marques équivoques
 de votre honneur & de votre vertu ? Où pré-
 tendiez-vous donc aller avec votre Lucius ?
 Que n'ai-je un poignard pour te le plonger
 dans le sein, fille indigne d'un pere qui a tant
 pris de soins pour ton éducation. Emilie,
 à cette vue & à ces mots pensa mourir d'ef-
 froi ; ses membres sont glacés de crainte : elle
 auroit expiré sur le champ, si son ame n'eût
 pas temperé l'horreur d'une telle circon-
 stance. Favius prit ce silence de sa fille pour
 un aveu sincere de son crime : il se retire, &
 la laisse seule abandonnée à elle-même.

Emilie fut long-temps sans faire aucune
 réflexion sur la situation critique où elle se
 trouvoit. Enfin, lorsque les ténèbres épaif-
 ses qui couvroient son ame, se furent diffi-
 pées, elle ne put jamais trouver le nœud

d'un tel événement. Je suis innocente, disoit-elle; quel est donc le coupable? Ce n'est pas Rufus, puisque mon pere, par une barbare destinée, avoit donné les mains à sa demande: cependant je ne connois que lui seul capable d'un dessein aussi téméraire. Seroit-ce donc Lucius? Non, je m'abuse; je lui fais injure, en doutant ainsi de sa vertu. Non, jamais il ne fut capable de penser à un tel moyen, qui blesse sa sagesse & son innocence, & encore moins de l'exécuter. Quel est donc ce malheureux, disoit-elle en répandant des larmes, qui attente ainsi à mon repos & à mon honneur? C'est moi qui suis l'infortunée, sur qui l'adversité se plaît à décharger tous ses coups. Que n'avoit-il, mon pere, un poignard dans le temps qu'il en desiroit un pour me le plonger dans le sein! Non, je ne pourrai jamais survivre à une telle disgrâce.

Favius, irrité du crime de sa fille, avoit déjà donné ses ordres à ses gens pour préparer tout ce qui étoit nécessaire, afin de transporter sa fille dans une maison qu'il avoit à deux lieues de Rome, où il vouloit l'enfermer pour le reste de ses jours. Il étoit dans une colere & dans une fureur étrange; il exhaloit mille injures atroces contre Lucius & son pere. L'aurore commençoit à peine à paroître, qu'il demanda à ses gens si tout étoit prêt, comme il leur

avoit ordonné; & voyant qu'ils ne s'étoient pas mis en devoir de lui obéir, il vouloit les congédier tous. Alors ils répandirent des larmes, & le conjurèrent de différer un ordre aussi sévère. Favius fut pourtant attendri; mais il ne laissa pas de réitérer ses ordres pour le départ de sa fille. Ils disposent donc tout avec regret; les chevaux sont attelés, & semblent, par leurs hennissemens, témoigner leur répugnance. La voiture est prête, la porte s'ouvre: Favius fait descendre Emilie, & la fait monter dans l'équipage: il en fait autant; il commande ensuite au Cocher de les emmener en diligence.

Cependant le bruit de cet événement avoit transpiré, je ne sais comment, & la renommée à cent bouches, avoit déjà publié cette nouvelle dans tous les quartiers de Rome. A peine la voiture avoit-elle avancé, qu'un homme vint se jeter avec impétuosité devant les chevaux, pour s'opposer à leur passage: la voiture s'arrête. Alors adressant la parole à Favius, lui dit: C'est moi, c'est moi qui suis coupable, & non pas Emilie: c'est à Corilla que j'en voulois, & non à votre fille. Roccus que vous voyez, est le plus criminel des hommes: vous devez punir en lui un ravisseur, un cruel qui trouble votre repos, & fait éprouver tant de peine & d'amertume à une personne vertueuse qui le méritoit le

moins. Corille m'avoit témoigné tant de dédains & de rigueur, que je résolus d'employer la ruse & la violence. Je tramai ce dessein; mais le ciel m'arrêta dans l'exécution, en permettant que je me laissasse tomber, parce que je montois avec trop de précipitation. C'est dans ce moment, Monsieur, que vous accourûtes au bruit de ma chute, & que je m'échappai de vos mains; mais mes forfaits sont trop grands pour être impunis; frappez, je ne mérite plus de vivre. L'ame de Favius, pendant ce récit, étoit partagée entre la joie & la douleur; les ténèbres épaisses qui couvroient son esprit, se dissipèrent, & ses terreurs s'éclipsèrent aussi-tôt. La préoccupation ne lui avoit pas fait envisager, jusqu'ici, que le balcon où tendoit l'échelle du ravisseur, étoit commun à la chambre d'Emilie & à celle de Corilla.

Il ordonne donc à ses gens de rebrousser chemin & de le remmener chez lui, & dit à Roccus de le suivre, afin que, confrontant ce qu'il venoit de dire avec ce que diroit Corilla, il pût éclaircir entièrement ses doutes.

A peine Favius fut-il arrivé, qu'il fit venir Corilla qui étoit au désespoir, lorsqu'elle eut appris les revers de sa maîtresse, convaincue de son innocence. Favius lui demande donc quelle étoit la correspondance qu'elle avoit avec un homme nommé

Roccius : les réponses de Corilla le satisfirent à un tel point, qu'il renvoie sur le champ Roccius en lui pardonnant sa faute, qu'il avoit déjà expié par l'aveu qu'il en avoit fait, & le repentir sincere qu'il avoit témoigné.

Favius, pleinement convaincu de l'innocence de sa fille, étoit dans la plus grande agitation. Il la va trouver; &, les larmes aux yeux, lui témoigne le désespoir où il étoit d'avoir taxé injustement son innocence. Je suis, lui disoit-il, le plus coupable des peres: oui, je suis un pere indigne de posséder une fille aussi vertueuse. Emilie se jetant à ses pieds pour les embrasser, le conjure de ne point tenir un discours qui l'offense. Elle essuie ses larmes. — Je sens, mon pere, en cet instant, redoubler l'amour que j'ai toujours eu pour vous: c'est à vous à qui je dois le soin que vous avez pris de ma vertu. La punition que vous m'imposiez étoit encore trop légère, & votre rigueur étoit fort au-dessous du crime dont vous me croyiez coupable. Les larmes de Favius & d'Emilie coulerent en cet instant avec plus d'abondance, & ils se les essuyoient mutuellement.

Pendant ces entrefaites, on vint annoncer à Favius qu'un jeune homme demandoit à lui parler en particulier. Il ordonne qu'on le fasse venir dans sa chambre: il fut bien étonné de voir Lucius se jeter à ses pieds.

C'est Lucius, dit ce jeune homme en posture de suppliant; c'est Lucius que vous allez rendre tout-à-l'heure le plus heureux ou le plus infortuné des hommes. Lisez ceci, en lui remettant un papier, & prononcez ma sentence. Favius se sentant l'ame attendrie, dit à Lucius de se relever. Il le fixe avec un œil moins menaçant qu'auparavant, & lui demande ce que c'est que cet écrit. C'est, dit Lucius humblement, c'est la charge de Prêteur que mon pere remet entre vos mains, pourvu qu'il soit le prix de notre réconciliation mutuelle. A ces mots, Favius se sent l'ame soulagée. Le fiel qu'il avoit gardé jusqu'ici contre Caius, fait place tout-à-coup à l'affection la plus tendre. Où est votre pere, dit-il à Lucius, en l'embrassant? Où est-il que je l'embrasse aussi?

Caius, qui étoit dans l'anti-chambre, & qui avoit tout entendu, paroît aussi-tôt. Favius vole au-devant de lui, & ils se donnent réciproquement les marques les plus sensibles de l'amitié la plus tendre. Oublions, dit Caius, nos inimitiés, & qu'elles ne servent qu'à nous attacher plus fortement l'un à l'autre. Je consens à cela, répliqua Favius, sous les conditions que vous reprendrez la prêture que vous m'avez offerte par votre fils. Ce trait d'un cœur généreux m'a accablé. Reprenez votre charge, c'est

votre ami qui vous en supplie: mon hon-
 neur, joint à l'amitié qui nous lie, y est in-
 téressé; je ne veux pas qu'il soit dit que l'am-
 bition ait eu part à notre réunion. Pen-
 dant ces débats tendres & affectueux, on
 apporte une lettre à Favius de la part du pere
 de Rufus: il la lit à part; &, après l'avoir
 lue, il jette un cri de joie: me voilà, dit-il,
 aujourd'hui au comble de mes desirs. Il ap-
 pelle aussi-tôt Emilie. Qu'on juge de son
 étonnement, en voyant son cher Lucius!
 Qu'on juge de son ravissement, en le voyant
 lui & son pere amis de Favius, autant qu'ils
 avoient été ennemis auparavant! Rufus, dit
 Favius à sa fille, Rufus ne sera point votre
 époux: non, il est indigne de vous posséder.
 C'étoit par une basse jalousie contre Lucius
 qu'il vous rendoit des soins, & non par amour
 pour vous; car son pere me marque qu'il
 avoit cherché un établissement ailleurs, dès
 qu'il eut appris la disgrâce de Lucius que
 vous voyez: mais je veux le mortifier & me
 satisfaire moi-même; je veux réparer au-
 jourd'hui tous les torts dont je suis coup-
 able envers Lucius & ma fille: & puis-je
 mieux le faire qu'en les unissant à jamais par
 des liens solennels! Le cœur de ces époux
 futurs se dilata autant que l'angoisse l'avoit
 resserré auparavant. Caius ne pouvoit ré-
 pondre à toutes ces démonstrations de bonté
 de la part de Favius, que par le silence éner-

gique de l'extase. Favius fait faire aussi-tôt les préparatifs de la nôce pour le lendemain. L'innocence & le bonheur de ces époux causerent dans Rome une joie universelle. Ainsi fut persécutée & couronnée l'innocence d'Emilie.

Fin de la premiere Partie.

T A B L E

Des Matinées de la premiere Partie.

Premiere Matinée. *Histoire de Mlle. de Cerni, ou aimer sans avoir vu.*

Page 7

Secorde Matinée. *Suite de l'Histoire de Mlle. de Cerni, ou aimer sans avoir vu.*

54

Troisieme Matinée. *Cydalise & Sergy, ou le pouvoir de la Beauté.*

96

Quatrieme Matinée. *L'Heureux Naufrage.*

122

Cinquieme Matinée. *Le Portrait utile, Conte moral.*

136

Sixieme Matinée. *Lucius & Emilie, ou l'innocence persécutée, & couronnée.*

160

Fin de la Table.

c.
m- töt
main.
cu-
Ami
nce

rtie.

Mlle.
u.
ge 7
re
voir
54
ergy,
96
Nau-
122
ati-
136
mille,
cou-
160

